

JOURNAL DES DEMOISELLES

LA TÉLÉGRAPHIE

(DEUXIÈME ARTICLE.)

La télégraphie nouvelle ne devait point sortir d'un cerveau humain, comme Minerve de celui de Jupiter, tout armée; elle devait naître d'une puissance occulte, avec l'aide de la science & le concours de ses plus éminents disciples.

Cette puissance, aussi incontestable qu'invisible, aussi vieille que le monde, est l'électricité. Elle joue assurément un rôle immense dans l'univers, & malgré les recherches, les études assidues dont elle a été l'objet, son origine, sa nature propre nous sont encore inconnues.

Sa présence se manifeste par des attractions, des répulsions, des commotions violentes, des décompositions chimiques, des effets lumineux. Cherchez l'agent, il n'est nulle part.

Est-ce un fluide, est-ce un sylphe?...

Six cents ans avant l'ère chrétienne, un philosophe, nommé Thalès, fit la première remarque de la propriété qu'acquiert l'ambre jaune par le frottement, celle d'attirer les corps légers, tels que morceaux de papier, barbes de plume, etc., & le mot *électricité* rappelle cette substance dans laquelle le fluide électrique fut observé pour la première fois; il dérive du mot *electron*, qui signifie en grec ambre jaune.

Les connaissances des anciens sur l'électricité ne s'étendirent pas au delà de l'observation de Thalès.

A la fin du seizième siècle, l'attention des physiciens fut rappelée sur cette question par Gilbert, médecin de la reine Elisabeth à Londres. L'électricité devint, dès lors, l'objet de sé-

rieuses études. Successivement Otto de Guericke, Épinus, Franklin, Volta, Davy, (Ested, Ampère, Paraday & surtout Becquerel découvrirent peu à peu les secrets de cet agent mystérieux & parvinrent à le dompter sans le connaître.

L'idée d'appliquer l'électricité aux communications à distance remonte à la fin du siècle dernier & a passé longtemps pour une énorme utopie scientifique.

Les hommes sont généralement portés à rejeter comme une folie les choses qui dépassent leur intelligence; de là tant de scepticisme dans l'ordre matériel & dans l'ordre moral.

Comme la télégraphie ancienne, la télégraphie électrique eut ses tâtonnements, ses tentatives infructueuses, ses temps d'arrêt, ses vives impulsions.

Les premiers essais sont faits à Genève par Lesage, physien français, en 1774.

Ce savant avait établi une espèce de correspondance au moyen de vingt-quatre fils métalliques & autant de balles de sureau, attirées & repoussées à volonté par le courant d'une machine électrique. La balle en mouvement représentait une lettre.

En 1797, un autre Français employa la bouteille de Leyde, mais aucun de ces moyens ne pouvait donner de résultats pratiques; il fallait encore arracher à la science de nouveaux secrets, & plusieurs savants distingués se disputèrent cet honneur.

Un Italien, Galvani, professeur d'anatomie à Bologne, étant parvenu, entre autres expériences, à faire faire de la gymnastique à une grenouille

décapitée, attribua ce phénomène à l'existence d'une électricité inhérente à l'animal.

Volta, un de ses compatriotes, professeur de physique à Pavie, dit :

« Non, ce phénomène est dû au contact de deux métaux.

— Mais non !

— Mais si !

— Je vous dis que non !

— Je vous dis que si !

Une lutte s'engagea entre les deux savants, & de même que du choc de deux épées, la lumière jaillit du choc de leurs idées.

Volta avait raison... Galvani n'avait pas tort ; il appuya son opinion sur des expériences péremptoirs ; elle s'est confirmée depuis, & le jour n'est peut-être pas très-éloigné où il sera prouvé que notre corps n'est autre chose qu'une merveilleuse machine électrique.

Volta, de son côté, prouva la justesse de sa théorie par l'invention de la pile qui porte son nom, & qui ouvrit une ère nouvelle à la télégraphie. C'est, en effet, à dater de cette découverte seulement que la télégraphie électrique prend réellement son essor.

La découverte de la pile voltaïque fit grand bruit dans le monde scientifique. On rechercha avec intérêt quels étaient les phénomènes qu'on pouvait obtenir de cette source constante d'électricité, & un des premiers que l'on observa fut la décomposition de l'eau. De suite vint l'idée d'employer ce moyen à la correspondance. En 1811, le physicien Sæmmering adressa à ce sujet un mémoire à l'Académie de Munich.

Le système proposé consistait en trente-cinq vases pleins d'eau distillée, — vingt-cinq représentaient l'alphabet, & dix les dix chiffres. Chaque vase était en communication avec deux fils métalliques, ce qui faisait *soixante-dix* fils pour un seul poste. Il est très-heureux que cette proposition n'ait pas eu de suites, elles eussent été fâcheuses. Nous serions aujourd'hui sous une vraie tente métallique.

Les académiciens de Munich & d'autre part s'endormirent sur la question électrique, sans doute pour lui donner le temps de mûrir. Ce fut en 1820 seulement qu'ils furent réveillés en sursaut par Ørsted, qui leur apportait la découverte de l'électro-magnétisme.

Ce physicien remarqua qu'un courant voltaïque circulant autour d'une aiguille aimantée la détournait de sa position naturelle.

La possibilité d'appliquer ce nouveau fait à la télégraphie mit en travail bien des imaginations dont les efforts ne furent pas tous infructueux.

Schweiger découvrit le *galvanomètre*, multiplicateur de l'action magnétique.

En 1833, le baron Schilling, s'inspirant de cette découverte, fit, à Saint-Petersbourg, plusieurs essais très-curieux devant l'empereur de Russie,

mais la mort vint arrêter ce savant dans ses expériences.

Alexandre d'Edimbourg s'empara à son tour du principe découvert par Schweiger & imagina un genre de télégraphe composé de trente fils de cuivre, venant circuler, à la station extrême, autour de trente aiguilles aimantées qui correspondaient à autant de lettres.

Ce système, on le voit, était aussi impraticable que celui reposant sur la décomposition de l'eau.

Le nombre considérable de fils qu'il exigeait eût fait payer beaucoup trop cher les avantages d'une prompte correspondance, & à un moment donné le pays eût été enlacé d'une immense toile d'araignée.

Le principe fondamental d'une télégraphie pratique existait cependant ; il était né, en 1820, d'une découverte faite par Monsieur Arago, & étudiée ensuite dans tous ses détails par Ampère : *l'aimantation temporaire*.

Ces savants observèrent que l'électricité, circulant autour d'une lame de fer doux, c'est-à-dire parfaitement pur, communique à ce métal, pendant le passage du courant seulement, la propriété de l'aimant.

Toute la télégraphie électrique repose sur ce phénomène.

À la nuit succède enfin le crépuscule, nous allons bientôt voir lever le jour.

Voici la science en possession d'une action mécanique : l'attraction à volonté & instantanée à travers l'espace.

Le grand problème est résolu. Patience.

Le jour se lève en effet... mais c'est au nouveau monde. La lumière rejaillit sur l'ancien continent, mais c'est en Angleterre.

Le berceau de la télégraphie nouvelle est à quatre mille lieues du pays qui la vit naître.

Tandis qu'au delà des océans la transmission de la pensée, ne connaissant plus d'obstacle, se joue des distances, en France elle rencontre des résistances obstinées.

M. Arago s'évertue vainement à énumérer les avantages précieux de la télégraphie électrique. De faux disciples de la science enveloppés dans la robe du scepticisme, coiffés du bonnet de la routine, qui leur descend sous le nez, mollement étendus dans le fauteuil de l'immuable, écoutent avec insouciance le savant, puis, hochant la tête, lui répondent en ricanant :

« Utopie, utopie. »

— Utopie ? mais levez donc votre bonnet, — les faits sont sous vos yeux, voyez les États-Unis⁴ voyez...

— Voyez en Cocagne, les caillies tombent toutes rôties.

— De grâce, dépouillez ce scepticisme en face de l'évidence ; depuis longtemps l'Amérique...

— Exporte le canard scientifique.

— Mais, à notre porte, les Anglais...

— Ah ! oui, des excentriques.

Et là-dessus, la science officielle enfonce son bonnet jusqu'au menton pour ne pas voir la lumière, & s'enfonçant elle-même dans ses capitions, elle s'abandonne à une douce quiétude.

Dix ans s'écoulent, pendant lesquels toutes nos voisines, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Autriche, la Belgique ont déjà mis à profit l'exemple du nouveau monde.

Mais dans ce beau pays qu'on appelle la France, la science doit être grave, une sage lenteur doit présider à ses actes, & on se décide difficilement à sortir de l'ornière.

Aussi, en hommage à ces traditions, une demande de crédit fut-elle adressée à la chambre des députés pour, — c'est incroyable, — pour perfectionner la télégraphie aérienne.

Mais monsieur Arago, redoublant d'initiative & de persévérance, parvint enfin à convaincre le monde scientifique & le gouvernement.

L'établissement de la télégraphie électrique en France fut résolu.

La première ligne française fut établie à la fin de 1844, entre Paris & Rouen.

L'appareil employé, construit d'après les idées de monsieur Foy, exécutait en petit les signaux ordinaires du télégraphe aérien. — La routine s'était glissée jusque-là. Néanmoins le premier pas était fait. Les réseaux des chemins de fer de la pensée s'étendirent & se multiplièrent rapidement, tous les grands centres furent reliés à la capitale, & aujourd'hui nous comptons en France environ 1,200 stations télégraphiques dont 48 dans Paris.

Grâce à ce précieux interprète de l'État, de l'industrie, du commerce, de la famille, le pays entier reçoit au même instant les mêmes sensations. On s'entretient en même temps de l'événement du jour sur le boulevard des Italiens & sur la Canebière. A peine le dernier mot d'un discours est-il tombé des lèvres du souverain qu'il a pénétré dans nos provinces les plus éloignées. Les affaires se traitent à cent lieues comme si l'on habitait la même localité, & la pauvre mère, sur le seuil de la tombe, peut encore appeler son fils absent pour lui donner un dernier baiser.

La vitesse de l'électricité est inappréciable, c'est l'instantanéité. Elle varie toutefois en raison de la résistance du corps conducteur.

Monsieur Wheatstone, un des physiciens les plus distingués de notre époque, expérimentant, avec un fil de laiton de 2 millimètres de diamètre, a constaté qu'elle se propageait avec une vitesse de 460,000 kilomètres par seconde, distance égale à onze fois & demie le tour de la terre, espace qu'un train express ne pourrait franchir en moins de quatre mois & demi de marche continue à toute vapeur.

Le mouvement de rotation du globe est de 416 lieues 2 kilomètres à l'heure.

L'électricité parcourt dans le même intervalle 428,500,000 lieues.

Enfin la distance de la terre au soleil est de

151,096,000 kilomètres. Un boulet de canon, traversant l'espace à raison de 26,664 kilomètres par minute, emploierait vingt-cinq ans pour aller de notre planète au soleil.

L'électricité mettrait 5 minutes 27 secondes à faire le même trajet.

A côté d'elle, le projectile est une tortue impotente, & la malle des Indes un limaçon perclus.

Après ce qui précède, on s'étonnera que les dépêches ne parviennent parfois à destination que deux ou trois heures après leur dépôt; cela tient au temps qu'elles passent dans les bureaux ou entre les mains du facteur lorsque la course est longue. Cependant il n'en est point toujours ainsi :

Une bonne femme se présente un jour au bureau de Roanne pour envoyer une dépêche à son fils, qui habitait Moulins, — elle demandait une prompt réponse. — A peine avait-elle, à travers le guichet promené un œil curieux dans le poste, qu'on lui remet un télégramme de son fils. — Tremblante, elle le prend & se sauve comme une voleuse.

Peu de temps après, l'employé entrant dans l'établissement où il prenait pension voit une femme fuir à son aspect, en s'écriant : — « Ah! voilà ce monsieur qui a fait pacte avec le diable! »

C'était son expéditrice.

Dès que le principe fondamental de la télégraphie fut répandu, les inventeurs ne manquèrent sur aucun point, pour en faire l'application mécanique; de nombreux & différents systèmes parurent tant en Europe qu'en Amérique, & notre amour-propre national dû-t-il en souffrir, il faut bien avouer que c'est le nouveau monde qui nous a donné jusqu'à présent les appareils les plus pratiques.

Entreprendre de passer en revue les diverses inventions qui ont précédé celles définitivement adoptées aujourd'hui serait se livrer à une étude longue & monotone; nous nous bornerons donc à examiner sommairement les appareils actuellement en usage; ils sont au nombre de quatre :

L'appareil à cadran;

L'appareil Morse;

L'appareil Hughes;

L'appareil Caselli.

Monsieur Wheatstone, dont nous avons eu l'occasion de parler plus haut, conçut le premier l'idée du télégraphe à cadran, elle fut bientôt mise en application sur les principales lignes de l'Angleterre & de l'Écosse, comme étant alors la *plus ultra* de la télégraphie.

C'est ce système, plusieurs fois modifié depuis, qui fonctionne aujourd'hui dans toutes nos stations de chemins de fer.

Sur un cadran assez semblable à celui d'une pendule, portant les vingt-cinq lettres de l'alphabet, & sur un second rang les chiffres jusqu'à 25, se meut une aiguille à l'aide d'un mécanisme

On s'en étonne un peu, toutefois le chargement part.

Grande joie sur le rivage, quand nos soldats voient poindre à l'horizon le pavillon de ravitaillement, le buffet flottant où ils trouveront des rations.

Oh ! cruelle ironie !... du beurre !... & les malheureux n'ont rien à frire !

C'était du *bœuf salé* qu'ils attendaient impatiemment.

Puisque nous sommes dans les révélations, ne nous arrêtons pas en si bonne voie.

Un magistrat est nommé membre de la Légion d'honneur ; son fils annonce l'heureuse nouvelle à la famille, qui répond aussitôt :

« Quel malheur ! nous arrivons.

— Quel malheur ! dit le nouveau chevalier stupéfait, c'est violent. — Ils arrivent ?... pourquoi faire ? »

Intrigué au dernier point, il se rend au devant des voyageurs, afin d'avoir plus tôt le mot de l'énigme. Quelle n'est point sa surprise, à la gare, en voyant débarquer sa famille tout de noir habillée comme le page de Malborough, & des mines... des mines d'enterrement.

Jugez de la situation.

D'une part, une famille stupéfiée en présence d'un défunt plein de santé ; des visages étranges traduisant à la fois la joie & l'effroi, grimaçant le rire & les larmes.

De l'autre, un homme qui n'est pas bien sûr d'exister, ou qui n'est pas éloigné de se croire ressuscité.

Vous voyez d'ici le tableau : stupéfaction, effusion de sentiments, félicitations, embrassement général.

Et tout cela pour deux lettres changées dans un mot.

La dépêche reçue portait *décédé* au lieu de *décoré*.

Oh ! télégraphe, voilà de tes coups !

Ne quittons pas le Morse sans porter à son avoir une surprenante particularité qui lui est propre.

Avec la pratique, le bruit seul du petit levier devient pour l'employé un langage aussi intelligible que la parole.

D'une extrémité à l'autre de son bureau, d'une pièce voisine même, il saisit, sans aucun effort d'attention, tout ce que lui dit son correspondant.

C'est vraiment merveilleux.

Un Américain encore, monsieur Hughes a résolu un grand problème, celui d'imprimer à une distance quelconque les dépêches en caractère typographiques, avec une vitesse de cinquante pour cent supérieure à celle du Morse.

Trente mots à la minute, c'est magnifique ; des caractères romains, c'est plus beau encore ; mais cet appareil a deux inconvénients qui l'empêcheront de détrôner le Morse. Le premier, celui de coûter très-cher ; le second, de se composer d'un

mécanisme fort compliqué, sujet à de fréquents dérangements.

La transmission s'opère au moyen d'un clavier exactement semblable à celui d'un piano & dont chaque touche correspond à une lettre, un chiffre ou un signe de ponctuation.

La lecture est élémentaire, mais la manipulation est difficile, & ce système n'exclut point l'erreur.

Le Hughes se permet même souvent une orthographe des plus fantaisistes.

Sur ce piano réfractaire à l'harmonie, chaque dépêche est un morceau qu'il faut exécuter à première vue, aussi ne se montre-t-on pas trop sévère lorsqu'il donne quelques fausses notes.

Enfin le dernier mot de la télégraphie est l'appareil autographique inventé par l'abbé Caselli, & récemment perfectionné par un employé, monsieur Meyer.

Cet ingénieux système bannit complètement l'erreur, en permettant de reproduire fidèlement à travers l'espace l'écriture même de l'expéditeur, sa signature, la musique, les plans, les dessins, en un mot tout ce que la main peut tracer sur le papier.

Il a pour principe la décomposition du cyanure de potassium sous l'influence d'un courant électrique.

On sait, en effet, que cette substance se manifeste par une teinte bleue sous l'action de l'électricité.

Nous n'entreprendrons pas une description complète de cet appareil, mais il ne sera peut-être pas sans intérêt d'exposer en quelques mots la manière dont il fonctionne.

L'expéditeur écrit sa dépêche avec de l'encre ordinaire sur une feuille de papier d'étain que l'on place sur le *transmetteur*, en communication avec le sol.

Au poste correspondant, une feuille de papier chimique est placée sur le *récepteur*, également relié à la terre.

Dans les deux stations, une tige d'acier glisse sur le papier, en vertu d'un synchronisme parfait. Ces tiges opèrent simultanément un mouvement de va & vient d'une justesse mathématique, en avançant à chaque tour d'une ligne égale à leur épaisseur, de sorte qu'elles parcourent ainsi toute la surface du papier.

Le courant étant établi, qu'arrive-t-il ?

Au départ, l'électricité passe de la pointe d'acier à travers le papier d'étain & va se perdre dans le sol.

Mais dès que la pointe rencontre un corps isolant, l'encre, par exemple, l'électricité, ne trouvant pas d'issue, s'élance sur la ligne, arrive à la pointe de l'autre appareil, traverse le papier chimique, & laisse en bleu la trace de son passage.

Deux surfaces de 120 centimètres carrés peuvent être parcourues par les pointes en 20 minutes.

Chaque surface peut contenir environ 200 mots, ce qui donne une moyenne de 20 mots par minute.

Bien que définitivement adopté par l'administration, l'appareil autographique ne fonctionne pour tant qu'entre Paris & Lyon & Paris & Bordeaux.

Il n'est, en réalité, pas sorti de la période d'essais ; c'est plutôt le télégraphe de l'avenir que le télégraphe du présent.

Le principe est plein de belles promesses, mais les résultats obtenus jusqu'à ce jour laissent à désirer sous le rapport de la netteté.

Il ne peut, comme ses aînés, faire mourir les gens par erreur, mais il se rattrape sur d'autres espiègleries. Il s'en acquitte bien, voyez :

Une alliance se mitonne entre un jeune lieutenant de vaisseau & une belle Américaine récemment arrivée à Paris.

Ils ne se sont point encore vus.

Le futur exprime le désir d'avoir le portrait de celle qui lui semble destinée.

Mademoiselle trouve piquant de le lui envoyer par le télégraphe.

Que reçoit le malheureux officier.

Une affreuse caricature grêlée de la petite vérole & une monstrueuse loupe sur le nez.

Deux heures après l'imprudente tombe en syncope à la lecture de ce télégramme :

« Je pars pour la Chine.

» Abandonné projet. »

Pourquoi aussi confier sa tête à la télégraphie ?

VICTOR BASTON.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux libraires-éditeurs.

SABINE DE SÉGUR

PAR LE COMTE ANATOLE DE SÉGUR (1)

— 00 —

Je le confesse : j'éprouvais contre ce livre un préjugé défavorable, dont ne triomphait pas le nom cher & respecté de l'auteur ; mais le *genre* lui-même n'est pas fait pour inspirer de la sympathie à ceux qui trouvent que la vie privée, que les mystères de l'âme ne doivent pas être étalés aux vitrines des libraires, & traîner sur les tables des salons ; que les grandes vertus & les grands sacrifices ne demandent pas le jour vif, & se plaisent dans une ombre délicate, & qu'enfin ces biographies, dont on nous inonde, servent davantage l'orgueil de la famille que la gloire du mort. On les lit, on les dévore, mais est-ce l'édification ou la curiosité qui y trouvent leur compte ? Ce n'est qu'en faisant des réserves sur le genre lui-même, sur l'inopportunité de la plupart de ces oraisons funèbres, que je dirai tout ce que le livre de M. de Ségur m'a fait éprouver de tendre & sympathique admiration.

C'est l'œuvre d'un frère consacrée à la mémoire

d'une sœur bien-aimée ; il l'a peinte telle qu'il l'a connue, bonne, spirituelle, naïve, généreuse, dévouée ; & ce sentiment de religieuse affection qu'il éprouve pour elle, il le communique à tous ceux qui le lisent. L'histoire de Sabine de Ségur n'a rien d'extraordinaire ; tout l'intérêt du livre est dans le développement de ce charmant caractère et dans l'accroissement de ces hautes vertus. Elle vécut, jusque vers trente ans, de la vie de famille, dans le monde, faisant les délices de son père & de sa mère, de ses frères & de ses sœurs, par sa tendresse, sa gaieté & sa sérénité ; sa piété vive se montrait surtout par son amour pour l'Eucharistie & son zèle pour les pauvres. Elle a laissé dans la mémoire de tous ceux qui l'ont connue à cette époque le souvenir d'un ange secourable : les pauvres vieillards, les malades, les enfants trouvaient en elle une amie qui ne se lassait jamais de les protéger, de les aimer & de leur sourire ; vers trente ans, elle sentit le désir d'une vie de solitude et de prière et elle entra à la Visitation.

Cette grande résolution, ces vœux, ce voile noir ne la séparèrent pas de sa famille ; elle continua, comme le divin Maître, à *aimer les siens jusqu'à la fin*, & pour sa nouvelle famille religieuse, elle fut un modèle & une joie. Cette partie du livre est ravissante : elle respire l'esprit de saint François de Sales. Voyez ce récit d'une journée passée au couvent par toute la famille de Ségur, dans une

(1) Chez Tolra & Hatton, 68, rue Bonaparte. Un volume, prix : 3 fr.

circonstance particulière qui avait permis aux personnes séculières l'entrée du cloître, & où l'on put se rendre compte de ce qu'est un monastère de la Visitation. « On peut le résumer, dit l'auteur, en trois mots : simplicité, pauvreté, propreté. Je ne parle pas du pensionnat, dont les bâtiments sont vastes, parfaitement clairs & aérés, qui comprend des dortoirs, des classes, des salles d'étude admirablement disposées pour le bien-être des élèves. Je ne parle que du cloître proprement dit, habité par les religieuses : là, tout est simple, aussi propre que pauvre. Pas d'apparences, je ne dis pas de luxe, mais de ce qu'on appelle *confortable*. Des chaises de paille, des bancs & des tables de bois, des rideaux blancs, c'est tout le mobilier. Les cellules sont pareilles, comme celles d'une ruche; ruche céleste, en effet, où ces abeilles du Paradis distillent incessamment le miel de la prière & des vertus angéliques.

« Le vœu de pauvreté fait & pratiqué par les religieuses est si rigoureux qu'elles n'ont absolument rien en propre, pas même leurs vêtements ni leurs chaussures. Tout est commun entre elles en ce sens, non pas que chacune possède tout ce que renferme la communauté, mais qu'aucune d'elles ne possède rien. Et cependant, tout en elles comme autour d'elles respire la paix, le contentement, la sérénité.

» L'accueil qu'elles firent à leurs hôtes fut aimable, simple et charmant. Comme elles ne formaient entre elles qu'un cœur, elles semblaient n'en faire qu'un avec nous. On aurait pu croire que la présence si extraordinaire pour leur toit de visages étrangers les aurait troublées ou du moins étonnées. Il n'en fut rien. Leur attitude témoignait une affection franche & naïve, sans empressément & sans pruderie, une joie vive & sereine de donner l'hospitalité pour quelques heures à des personnes amies. On se trouvait à l'aise au milieu d'elles comme au sein de sa famille. Rien de plus aimable que de voir de près l'intimité des sœurs entre elles, ce respect pour la supérieure joint à la plus cordiale fraternité, cette douceur dans le commandement, cette joie dans l'obéissance, cette égalité dans la hiérarchie. Il n'y a pas de mère plus obéie & plus aimée que la supérieure, il n'y a pas, dans le monde, de famille plus libre sous une plénitude autorité. Les sœurs les plus jeunes semblent avoir la maturité de la vieillesse, & les plus âgées gardent la joyeuse simplicité de la jeunesse. La vieille sœur cuisinière, âgée alors de plus de quatre-vingts ans, avait toute la vivacité, tout l'entrain d'une jeune fille de vingt ans & c'était une chose aussi touchante que singulière de l'entendre dire : « Ma mère » à la bonne supérieure, qui aurait bien pu être sa fille.

» Le repas, servi par les religieuses, respira la plus franche gaieté; ma sœur était bien heureuse. Elle allait de sa mère à ses frères, de ses belles-sœurs à ses neveux & à ses nièces, les embrassant,

les caressant, mettant toute son âme dans chacun de ses mots & de ses mouvements. Hélas! c'était la dernière réunion de famille, & il semble que Dieu ait voulu lui donner cette consolation suprême avant de lui envoyer les épreuves du corps & de l'âme, qui devaient marquer la fin de son séjour en ce monde.

» Avant de quitter cette maison bénie, véritable maison du bon Dieu, nous allâmes avec Sabine nous prosterner devant le Saint-Sacrement, prier avec elle & pour elle, devant ce tabernacle, témoin, depuis plusieurs années, de ses entretiens célestes avec Jésus. Puis, il fallut se dire adieu. Elle nous accompagna jusqu'au seuil du monastère, ses sœurs nous pressèrent affectueusement la main, elle-même nous pressa encore une fois sur son cœur, & soit mouvement de la nature, épanchement d'une émotion que son âme ne pouvait contenir, soit pressentiment de sa fin déjà prochaine, elle fondit en larmes. La porte s'ouvrit & se referma sur elle et sur ses saintes compagnes, et nous nous éloignâmes, emportant de cette journée du Paradis des émotions où la tristesse des adieux laissait subsister une douceur profonde et des souvenirs qui ne finiront jamais.

C'étaient des adieux, en effet. Sabine de Ségur était d'une santé délicate, & un mal, qu'elle s'efforça longtemps de cacher, éclata enfin avec violence. Sa poitrine était profondément atteinte, et malgré les soins les plus tendres, le mal s'aggrava de jour en jour. Des peines morales se joignaient aux douleurs physiques & rendaient complète l'épreuve par laquelle le Seigneur voulait purifier & détacher cette âme. Sabine avait vécu dans la plus entière confiance avec Dieu; tout lui était facile, la prière, l'oraison, les austérités.

Mais, vers cette époque, sa crainte filiale devint une frayeur terrible; les jugements divins l'épouvaient; elle ne trouvait plus que tristesse dans ces pieux exercices qui jusqu'alors avaient fait sa joie, & pourtant elle persévérait, & ses mérites grandissaient au milieu de son délaissement. Elle était toujours aussi tendre pour sa famille, aussi aimable pour ses sœurs, aussi zélée pour le soulagement & le salut des pauvres, aussi assidue à la prière qu'au temps où tout lui riait; cette situation dura près d'une année; ses forces étaient consumées par la toux & les insomnies, & elle entrevoyait le terme de son pèlerinage. Dieu, qui est fidèle, lui avait rendu ses consolations; elle mourait pleine d'espoir & de confiance, avec une paix céleste qui se reflétait sur son visage. Rien de plus touchant que le récit détaillé de cette longue agonie. En voyant mourir les saints, on se détache de la terre comme eux, & comme eux, on aspire au ciel. Sabine de Ségur mourut le 20 octobre 1868, à l'âge de 39 ans.

Tout est beau et bon dans ce livre, & il n'est pas besoin d'ajouter que le style de M. de Ségur, d'une simplicité si élégante, donne un nouveau prix à son pieux & charmant récit.

A L'AVENTURE

POÉSIES

PAR MADEMOISELLE ZÉNAÏDE FLEURIOT (1).



C'est un talent nouveau & très-réel qui se révèle chez mademoiselle Fleuriot. Elle fait des vers, non pas comme tous ceux qui tiennent une plume peuvent en faire, ne fût-ce que pour s'exercer, elle fait des vers en poète : elle chante, elle manie avec des doigts inspirés l'instrument divin; le vers lui obéit, la strophe naît d'elle-même, & si l'on aimait encore la poésie, elle trouverait sa place non loin de madame Desbordes et à côté de madame Tastu. La nature qu'elle aime & comprend l'inspire surtout; je citerai volontiers ces charmants vers :

AU PRINTEMPS

La nature est debout; à ses pieds elle foule
Son lugubre manteau glacé, doublé de noir,
De l'hiver expirant le sombre palais croule,
Tout sourit le matin & tout chante le soir.
L'air est plein de bruissements d'ailes,
Les prés, de fleurs qui vont s'ouvrir;
La terre a des senteurs nouvelles
Et tout être croit rajeunir.
C'est une ivresse, une harmonie,
Un chant d'amour joyeux & doux,
Un cri d'allégresse infinie
Qui fait tomber à deux genoux.

Le cœur a ses réveils, & comme la nature,
Il palpite & revient à ses élanx heureux;
L'œil ébloui s'attache à la fraîche ramure,
Et l'oreille se rouvre aux sons mélodieux.

On revit, on perd la mémoire
Des jours sombres évanouis;
Le soleil dans sa vieille gloire
Paraît jeune aux regards ravis,
Et devant la nature en fête,
La folle de notre logis,
Exaltant le cœur & la tête,
Fait de la terre un paradis.

J'ai bien aimé l'azur transparent, sans nuage,
La feuille au tissu rose, aux replis délicats;
J'ai bien aimé la brise attiédie & sauvage,
Fille de l'ouragan, qui semble parler bas.

J'ai bien aimé, sur la colline,
Voir tracer le premier sillon,
J'ai bien aimé de l'aubépine
Le doux parfum, le blanc bouton.
J'aimais les pleurs de la rosée,
Le nid caché dans le buisson,
La fleur sur le vieux mur posée
Et s'ouvrant au premier rayon.

Maintenant, ces splendeurs doucement enivrantes
De mon cœur attristé ne passent plus le seuil;
Une note gémit parmi ces voix chantantes;
La nature jamais n'a su porter un deuil...

Que lui font nos douleurs ? dans son dédain superbe,
Elle étend sur nos morts amèrement pleurés
Des guirlandes de fleurs, de soyeux tissus d'herbe,
Qui parlent de printemps à nos cœurs déchirés.
Sur la jeune tombe, ô souffrance !
La fleur germera sur la fleur,
Sous ta croix, signe d'espérance,
Tu dors depuis longtemps, ma sœur !

Sous tes doigts s'effeuillaient les roses de la vie,
Mystérieux calice où tout être a puisé;
Ton breuvage était doux, sans mélange de lie;
Avant qu'elle eût jailli, le vase s'est brisé.

Et nous avons pleuré, sans doute,
Mais dans la foi, mais dans l'espoir;
Et te voilà sur notre route,
Blanche étoile dans le ciel noir.
Oui, ton bonheur me fait envie,
Ma sœur, & quand je vois souffrir,
Mon âme fidèle & meurtrie
Se recueille en ton souvenir.

De mon regret cuisant je ressens la morsure,
Mais je ne voudrais pas troubler ton saint repos;
Notre bonheur humain se pèse & se mesure.
Fleur d'été, de l'hiver tu n'as pas vu les maux.

Tu n'as pas vu sur ta jeunesse
Planer les soucis dévorants,
Tu n'auras pas de la vicillesse
L'abandon et les pas tremblants.
Non, de la maison paternelle
Où tout était bonheur encor,
Ton âme déployant son aile,
Rapide, a traversé la mort !

Tu peux parer sa tombe, ô nature puissante !
Tu peux dorer le lis qui tombe sur la croix;
Oui, tu peux de ta main prodigue, indifférente,
La voiler sous tes fleurs, sous l'ombre de tes bois.

Tu n'es qu'un palais magnifique
Où l'homme erre comme un banni;
Une tente, un brillant portique
Qui s'ouvrira sur l'infini.
Et sous ta splendeur éphémère
Sont des néants multipliés;
Amas superbe de poussière,
Terre ! tu n'es qu'un marche-pieds !

Je voudrais citer davantage : *Barba la Fileuse*,
Un Couvent, *la Fête-Dieu*, *Séparation*, *Mon pays*,
sont des morceaux pleins de saveur, & qui, jus-
qu'à un certain point, nous rappellent, par leur
mélancolie, Auguste Brizeux, par leur force
calme Joseph Autran; mais nous espérons que
nos lectrices voudront connaître ce charmant re-
cueil, & nous leur laissons le plaisir d'en décou-
vrir les perles, d'en butiner les fleurs.

M. B.

(1) Chez Régis Buffet, 90, rue Bonaparte.

LAIDE

OPÉRETTE EN DEUX ACTES

PERSONNAGES

LE CAPITAINE BOUTEVILLE.

ÉLISA, sa nièce, 22 ans.

AUGUSTINE, sa fille, 20 ans.

FANCHETTE, femme de chambre.

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un salon de travail ; à droite, che-
valet, papier à dessiner, pastels ; à gauche, guéridon
avec livres & corbeille à ouvrage. Fenêtre à gauche,
porte au fond & porte à droite ; sièges.

SCÈNE I

ÉLISA, FANCHETTE.

(*Élisa dessine. — C'est le soir.*)

FANCHETTE. Quoi ! mademoiselle ne veut point
aller à ce bal ?

ÉLISA. Non, Fanchette !

FANCHETTE. Mais on dit que ce sera superbe,
qu'il y aura des lustres partout, & beaucoup, beau-
coup de diamants !

ÉLISA. Quand vous parlez de diamants, Fan-
chette, on dirait qu'il y en a dans vos yeux.

FANCHETTE. C'est si beau, les diamants !

COUPLETS

I

Les fleurs sont charmantes, oui !
Un rosier épanoui
Est une bien belle chose !
Mais un diamant qui luit,
Et scintille dans la nuit,
Vaut bien la plus belle rose !

II

Moi, si l'on m'offrait, soudain,
Toutes les fleurs d'un jardin,

Rose, lis & marguerite,
Ou bien un seul diamant,
Sans hésiter un moment,
Mon choix serait fait bien vite !

Est-ce que mademoiselle n'aimerait pas les dia-
mants ?

ÉLISA. Je ne me suis pas encore interrogée à cet
égard.

FANCHETTE. Je suis sûre que de gros diamants
aux oreilles iraient très-bien à mademoiselle.

ÉLISA. A moi ? (*Elle secoue la tête en souriant
faiblement et se remet au travail.*)

FANCHETTE. Ah ! mademoiselle, si j'étais riche
comme vous, car mademoiselle est très-riche,
monsieur son oncle, le capitaine Bouteville & ma-
demoiselle Augustine le disaient hier encore, à
propos justement du bal de ce soir ; eh bien ! si
j'étais riche comme mademoiselle, non-seulement
j'aurais des diamants aux oreilles, mais encore au
cou, aux bras, aux doigts...

ÉLISA, l'interrompant et riant. Et à la cheville !

FANCHETTE, étourdi. Et à la cheville... c'est-
à-dire... est-ce que c'est la mode d'en mettre à la
cheville ?

ÉLISA. Oui ! à Tombouctou. — Mais, Fanchette,
nous oublions que ma cousine a sans doute besoin
de vos services.

FANCHETTE. J'ai commencé par mademoiselle
Augustine ; je n'avais plus que sa ceinture à lui
agrafer.

SCÈNE II

LES MÊMES, AUGUSTINE, sa ceinture à la main.

AUGUSTINE, vive et gaie. Fanchette, ma ceinture !
(*Fanchette la lui attache.*) Comment, cousine
rien de préparé ! rien de commencé ! ce n'est pas
l'heure de notre leçon de dessin, ma chérie, mais
bien celle du bal.

FANCHETTE. Mademoiselle le croirait-elle ? made-
moiselle ne veut pas aller au bal !

AUGUSTINE. Plaît-il ? que dit-elle ? notre premier
bal ! impossible !

FANCHETTE. Mademoiselle voit bien que made-
moiselle ne me dément pas !

AUGUSTINE. Cousine, tu es bien sauvage, cela est
vrai ; la promenade, les réunions, rien ne t'agréé ;

tu es la plus aimable compagne qui soit au monde, pourvu que nous restions ici, entre nous, comme des ours ; mais, en vérité, je n'aurais jamais cru que cela fût aller à ce point qu'une fille de vingt-deux ans fût capable de refuser un bal ! Mon père va être furieux !

ÉLISA, *souriant*. Je compte sur toi pour l'apaiser.

FANCHETTE. Je l'entends ! gare la bombe ! Pour ma part, j'aime mieux ne pas être là ! (*Elle se sauve.*)

ÉLISA, *riant*. Poltronne !

SCÈNE III

ÉLISA, LE CAPITAINE, AUGUSTINE.

LE CAPITAINE, *gai et fredonnant*. Partons, la mer est belle ! (*Changeant de ton.*) En négligé, ma nièce ! à dix heures moins un quart ! Babord & tribord ! qu'est-ce que cela signifie ? Attendrais-tu, pour manger, après le produit de ce barbouillage rose & bleu ? Si tes pastels doivent te faire oublier le reste, je t'avertis que je supprimerai les leçons du vieux Albert !

ÉLISA, *debout et suppliante*. Mon oncle !

LE CAPITAINE. Il en a besoin, j'y consens ; mais moi aussi. J'ai besoin que l'on fasse quelque cas de ma volonté. Pourquoi n'es-tu pas prête ?

ÉLISA. C'est que...

LE CAPITAINE. Tu as la migraine, pas vrai ? ou une entorse ? ou quoi encore ? je t'avertis que je suis las de toutes ces mauvaises excuses que tu tiens en réserve pour les occasions où il s'agit de sortir ; aujourd'hui, elles ne seront point de mis ; ta cousine & toi, vous avez des toilettes charmantes, je prétends que vous les montriez ! Est-ce que tu veux que l'on croie que je vous séquestre ? Babord & tribord ! tu es une singulière fille, vraiment ! D'ordinaire, ce n'est point comme cela que vont les choses ; vois Augustine, un bal, ni deux, ni dix ne lui feraient pas peur !

ÉLISA. Mon bon oncle !...

LE CAPITAINE. Pas un mot !

AIR

Au bal ! au bal ! de par ma loi,
Ou vous aurez affaire à moi !
Eh morbleu ! de la contredanse
Pourquoi donc avoir si grand'peur ?
Mal ou bien, chaque peuple danse,
C'est comme une soupape entr'ouverte au malheur !
Le nègre saute & cabriole ;
Le jaune, au pied de quelque idole,
Se balance agréablement ;
Celui-ci comme une toupie
Tourne, & l'assistance ravie
Pousse un guttural hurlement !
La mode est une girouette,
Autrefois, une piroquette
Jetant dans le ravissement ;
Aujourd'hui, d'un air d'importance,
On procède à la contredanse,

Comme on fait à l'enterrement !
Marchons donc, marchons en cadence,
Allons au bal & de bon cœur !
Mal ou bien, chaque peuple danse ;
C'est comme une soupape entr'ouverte au malheur !

AUGUSTINE. Mon père, elle pleure !

LE CAPITAINE. Autre chose ! & moi qui n'ai jamais pu voir pleurer une femme ! Ah ça ! c'est donc une antipathie féroce que le bal t'inspire ?

ÉLISA. Oui, mon oncle !

LE CAPITAINE. Allons nous coucher, alors.

ÉLISA. Oh ! & la pauvre Augustine, pourquoi lui faire porter la peine de ma maussaderie ? Soyez bon tout à fait, mon petit oncle ; allez au bal tous les deux, prenez-y beaucoup de plaisir ; demain, vous me raconterez tout cela ; ce sera pour moi exactement comme si j'y étais allée, avec les ennuis de la toilette en moins.

LE CAPITAINE. J'ai fait deux fois le tour du monde ; j'ai vu des filles de toutes les couleurs ; mais de pareille à celle-ci, jamais ! (*A Augustine.*) Allons, toi, viens ! (*A Élisa.*) Et toi, ne va pas t'oublier devant ton cheval, au moins ; il est l'heure de danser ou de dormir. Bonsoir ! (*Élisa sourit à Augustine qui lui envoie un baiser.*)

SCÈNE IV

ÉLISA, seule.

(Après avoir suivi Augustine des yeux, Elisa redescend ; sa physionomie exprime une douceur un peu mélancolique, mais sans amertume.)

ROMANCE.

I

Allez, beau papillon, courez parmi les fleurs,
Comme elles vous brillez des plus vives couleurs ;
Vous êtes de nos yeux le plaisir & le charme !
La nature au soleil empruntant ses rayons,
Un matin nous donna roses & papillons,
Et d'orgueil sur tous deux répandit une larme !

II

Avait-elle épuisé sa palette & ses dons,
Quand vous vintes au jour, pauvres petits grillons,
Et vous, parfums cachés, modestes violettes ?...
Ah ! n'importe ! là-bas, dans un jour radieux,
Courez, beaux papillons, volez jusques aux cieus !
Quelles voix devant vous pourraient rester muettes ?

III

De toutes les beautés le rossignol épris,
S'éveille avant l'aurore, et les échos surpris
L'entendent exalter les splendeurs de la rose !
Sous son brin d'herbe aussi, l'humble petit grillon
Suit d'un œil enchanté le brillant papillon,
Et murmure son hymne au Dieu de toute chose !

(Devant une glace.) Ils s'étonnent de ma réputation à sortir ; elle est bien naturelle, pourtant !
(Elle retourne s'asseoir à son cheval.)

SCÈNE V

ÉLISA, FANCHETTE.

FANCHETTE, *accourant*. Ah! mademoiselle, quelle triste nouvelle!

ÉLISA, *debout*. Quoi donc?

FANCHETTE. Je venais de refermer la portière de la voiture, monsieur et mademoiselle partaient au grand trot, & j'allais remonter ici, lorsque le concierge m'a tout raconté.

ÉLISA. Expliquez-vous.

FANCHETTE. Le pauvre monsieur Albert!

ÉLISA, *avec empressement*. Que lui arrive-t-il?

FANCHETTE. On vend chez lui demain matin.

ÉLISA. On vend chez lui?

FANCHETTE. Il paraît que le concierge, ayant eu à lui monter une lettre, l'a surpris entouré de ses livres & de ses tableaux, & pleurant comme un père auquel on va arracher ses enfants.

ÉLISA. Mais, tantôt encore, à la leçon, il était calme & souriant selon sa coutume.

FANCHETTE. Étant très-fier, ainsi que dit le concierge, il ne voulait pas vous laisser deviner sa détresse!

ÉLISA. Sa détresse!

FANCHETTE. Oui! le mot n'est pas trop fort! Le concierge prétend qu'il n'a plus que vous d'élève, et que, depuis longtemps, il vit de deux sous de pain par jour & d'un sou de lait; la concierge le sait bien, c'est elle qui fait ses commissions.

ÉLISA. Tout ce que vous m'apprenez là m'étonne & me serre le cœur; mais qui le fait vendre, demain?

FANCHETTE. Des gens auxquels il a souscrit un billet pour quelqu'un.

ÉLISA. Ce quelqu'un, où est-il?

FANCHETTE. Je ne sais pas; tout ce que je sais bien, c'est que monsieur Albert doit payer.

ÉLISA. Connaissez-vous le chiffre du billet?

FANCHETTE. Non.

ÉLISA. Ne pourriez-vous pas le demander au concierge?

FANCHETTE. Mademoiselle voudrait?...

ÉLISA. Allez! allez vite. (*Prêtant l'oreille.*) Non! une voiture! La voix de mon oncle! Déjà! suivez-moi dans ma chambre. (*Riant.*) Babord & tribord! il ne faut pas que mon oncle me retrouve debout; c'est pour le coup qu'il gronderait! (*Elles rentrent toutes deux rapidement par la porte de droite.*)

ACTE II

Mêmes décors; le lendemain midi.

SCÈNE I

AUGUSTINE, *en peignoir et assise*, ÉLISA, *debout et accoudée au fauteuil d'Augustine.*

ÉLISA. Ainsi, le bal était charmant?

AUGUSTINE, *se levant*. Enchanteur!

ÉLISA. Vous y êtes peu restés, il me semble?

AUGUSTINE. A mon grand regret! J'avais inscrit je ne sais combien de quadrilles & de mazurkas, & j'espérais que cela me mènerait jusqu'au jour; il aurait été si amusant de se trouver encore au bal au lever du soleil! mais il n'y a eu moyen de rien obtenir de mon père; il était parti d'assez mauvaise humeur, comme tu sais.

ÉLISA. Je t'avoue que je regrette d'en être la cause, mais...

AUGUSTINE. Là-bas, cela a été bien autre chose! « Où est donc mademoiselle votre nièce? Vous allez nous présenter mademoiselle votre nièce? Mademoiselle votre nièce serait-elle indisposée? Mais non, si elle était malade sa cousine ne serait point ici. » C'était à qui tirerait à boulets rouges sur mon pauvre père! cela a fini par l'exaspérer; alors, sans pitié pour moi, sans écouter les supplications de mes danseurs, il m'a prise, enveloppée, roulée dans ma pelisse, jetée presque au fond de la voiture, & fouette cocher! J'étais si taquinée & si chagrine, que j'ai eu toutes les peines du monde à m'endormir.

ÉLISA. Tu m'en veux?

AUGUSTINE. Eh bien, oui! un peu!

ÉLISA. Il faudra pourtant que les choses s'arrangent de sorte que tu ne souffres plus de mes bizarreries.

AUGUSTINE. Le moyen serait bien simple; fais comme tout le monde; ne te condamne pas à une solitude éternelle.

ÉLISA. J'ai mieux: jusqu'à ce que tu te maries, ce qui ne saurait tarder beaucoup, j'irai en Touraine, chez notre tante Mariette, aussi sauvage que moi pour le moins; puis, ensuite, je reviendrai ici, auprès de mon oncle, qui n'ayant plus de fille à produire, s'accommodera très-bien de mes goûts de recluse.

AUGUSTINE. Méchante! nous quitter!... c'est affreux ce que tu dis là! Au lieu de me menacer si cruellement, ne serait-il pas plus gentil de m'expliquer la raison de ta conduite?

ÉLISA. Raisonne-t-on ses penchants?

AUGUSTINE. Tu es si bonne, si bonne, que s'il ne s'agissait que du plus ou du moins d'attrait que t'inspire le monde, tu aurais déjà cédé pour faire

'plaisir à mon père & à moi; il y a, il doit y avoir autre chose!

ÉLISA, *embarrassée*. Non, ma chérie, non.

AUGUSTINE. Il y a autre chose, j'en suis sûre. Je suis ta cousine, ta sœur. Depuis six mois que tu es chez nous, une amitié solide & inaltérable s'est formée entre nous; j'ai droit à tes secrets, parle!

ÉLISA, *souriant faiblement*. Je n'ai point de secrets; la chose est assez évidente, il me semble.

AUGUSTINE. Quelle chose?

ÉLISA, *l'entraînant devant une glace*. Regarde-nous!

AUGUSTINE. Eh bien?

ÉLISA. Ah! laisse de côté tout ménagement.

AUGUSTINE. Par notre amitié même, je t'assure que je ne te comprends pas!

ÉLISA, *sans amertume*. Tu ne comprends pas que tu es charmante, c'est-à-dire très-bonne à voir, tandis que moi, je suis...

AUGUSTINE. Tu es?...

ÉLISA, *un peu émue*. Laide & bonne à me cacher; pourquoi me le faire dire?

AUGUSTINE, *au comble de la surprise et les yeux attachés sur sa cousine*. Laide! toi! jamais l'idée ne me serait venue de te trouver laide!

ÉLISA. Parce que tu m'aimes.

AUGUSTINE. Laide!

ÉLISA. Eh oui, ma chérie! laide! Toute enfant, dans la maison où l'on dut me placer à la mort de mes chers parents, on ne m'appelait que le petit monstre & le vilain laideron; plus tard si, par convenance, ces épithètes me furent ménagées, les regards n'en continuèrent pas moins de me faire entendre que la nature avait été loin de se montrer prodigue à mon égard.

AUGUSTINE. Mais ici? ici?

ÉLISA. Ici, je dois le reconnaître, il n'en a pas été de même; mais ou votre amitié vous a mis un bandeau sur les yeux, ou vous avez su me dissimuler vos impressions.

AUGUSTINE. Non, non, non! ni l'un ni l'autre! nous n'avons rien dissimulé & nous n'avons rien du tout sur les yeux!

ÉLISA. Fort bien! mais je me connais, ma mignonne, & dès lors je me suis tracé mon chemin dans la vie, chemin un peu isolé peut-être, mais non pourtant sans charme, crois-le.

AUGUSTINE. Tu me désoles!

DUO.

AUGUSTINE.

Ah! ton erreur me désespère!

ÉLISA.

Tu seras ma beauté, ma chère!

AUGUSTINE.

Comment te dessiller les yeux?

ÉLISA.

Glisse dans ton sillon joyeux!

AUGUSTINE.

Du plaisir la flamme
Ne peut, désormais,
M'apporter dans l'âme
Que d'amers regrets!
Le bal a des charmes,
Mais ton souvenir
M'y vaudra des larmes
Et plus d'un soupir!

ÉLISA.

Non! non! qu'en ton âme,
Et sans nuls regrets,
Du plaisir la flamme
Rayonne à jamais!
Au bal, point de larmes,
Jamais de soupir!
Ne mêle à ses charmes
Qu'un gai souvenir!

AUGUSTINE.

Ainsi, tu ne saurais te rendre?

ÉLISA.

Pardonne-moi de m'en défendre!

AUGUSTINE.

C'est un entêtement cruel!

ÉLISA.

Ce serait un chagrin mortel!

ENSEMBLE.

AUGUSTINE.

Du plaisir la flamme
Ne peut, désormais,
M'apporter dans l'âme
Que d'amers regrets!
Le bal a des charmes,
Mais ton souvenir
M'y vaudra des larmes
Et plus d'un soupir!

ÉLISA.

Non! non! qu'en ton âme,
Et sans nuls regrets,
Du plaisir la flamme
Rayonne à jamais!
Au bal, point de larmes,
Jamais de soupir!
Ne mêle à ses charmes
Qu'un gai souvenir!

SCÈNE II

LES MÊMES, LE CAPITAINE.

AUGUSTINE, *courant vers son père*. Sais-tu, sais-tu d'où vient que cette méchante Éli...

ÉLISA, *essayant de la retenir*. Pourquoi tourmenter ton cher père de ces niaiseries?

AUGUSTINE, *se dégageant*. Laisse-moi! (*Au Capitaine.*) Sais-tu d'où vient que cette méchante Éli...? Mais, tiens, père, regarde-la! je t'en prie, regarde-la!

ÉLISA, *souriant*. Folle!

LE CAPITAINE. Qu'y a-t-il ?

AUGUSTINE. Examine-la.

LE CAPITAINE. Après ?

AUGUSTINE. Elle s'imagine... jamais tu ne le pourrais deviner.

LE CAPITAINE. Quoi ? quoi ? que s'imagine-t-elle ? que peut-elle s'imaginer ?

AUGUSTINE. Ah ! si tu te mets en colère !...

SCÈNE III

LES MÊMES, FANCHETTE, *essoufflée*.

FANCHETTE, à *Élisa*. Ah ! mademoiselle, quelle joie ! quelle joie ! c'est à fendre le cœur ! Il les embrasse, ses chers livres & ses chers tableaux !

ÉLISA. Chut !

FANCHETTE, *sans l'entendre*. Et il dit toutes sortes de choses qui n'ont pas le sens commun, & il vous bénit, & il remercie le bon Dieu, & il assure qu'il vous doit plus que la vie.

ÉLISA, *heureuse*. Pauvre & digne homme !

AUGUSTINE, à *elle-même et regardant Elisa*. Quelle angélique expression ! (*Elle court au cheval et y trace rapidement un croquis d'Elisa.*) Et elle dit qu'elle est laide. (*Elle continue son travail.*)

LE CAPITAINE. Voudrait-on avoir l'extrême bonté de m'expliquer toutes les balivernes que j'entends ici depuis une heure ? L'une commence par me proposer des charades, l'autre accourt comme une écervelée nous raconter les faits & gestes d'un échappé de Charenton.

FANCHETTE. Un échappé de Charenton ! monsieur Albert ! par exemple !

LE CAPITAINE. C'est de monsieur Albert qu'il s'agit ?

FANCHETTE. Eh oui ! du vieux monsieur Albert, dont on allait vendre...

ÉLISA, qui a pris une broderie. Vous êtes bien bavarde, mademoiselle Fanchette.

FANCHETTE, *continuant*. Dont on allait vendre les livres & les tableaux pour trois cent cinquante francs que mademoiselle votre nièce m'a envoyée ce matin porter à l'huissier.

ÉLISA, *debout et caressante*. Mon argent de poche, mon oncle.

LE CAPITAINE, *l'embrassant*. Ne dirait-on pas qu'elle veut s'excuser !

AUGUSTINE, *montrant à Elisa le trait qu'elle vient de dessiner à la hâte*. Tiens, mauvaise, est-on laide avec ce sourire de bienheureuse sur les lèvres ? Ose dire que tu ne te reconnais pas ! (*A*

son père.) Oui, elle se croyait un monstre, & c'est pour cela qu'elle se dissimulait à tous les regards !

LE CAPITAINE. Laide ?

AUGUSTINE. Oui, mon père, laide ! elle se croit laide.

LE CAPITAINE. Quelles sont ces nouvelles billevesées ?

AUGUSTINE. Ce ne sont pas des billevesées, mais la vérité pure.

LE CAPITAINE. Et ce serait pour ce motif absurde qu'hier j'aurais avalé tant et de si désagréables couleuvres ? Babord & tribord ! ceci crie vengeance ! Que l'on m'écoute, & surtout que l'on mette de côté toute idée de révolte ; ce serait peine perdue. D'aujourd'hui en huit, vous entendez ? d'aujourd'hui en huit, il sera céans donné un bal.

AUGUSTINE, *joyeuse*. Un bal ?

LE CAPITAINE, à *Elisa*. Et c'est toi qui en feras les honneurs.

ÉLISA, *suppliante*. Mon oncle !

LE CAPITAINE. Pas un mot de plus ; c'est sérieux !

AUGUSTINE. Eh bien ! moi, je vais achever son portrait, je la poursuivrai avec, j'en ferai vingt copies que je mettrai partout, & il faudra bien à la fin qu'elle se persuade...

ÉLISA, *l'interrompant et riant à demi*. Qu'Hébé ou l'Aurore elle-même n'aurait rien été du tout auprès de ta cousine.

LE CAPITAINE. Non, mais qu'avec une belle âme il n'y a point de laideur possible. (*A part, à Elisa, et la faisant descendre de quelques pas.*) De plus, apprends une chose : quelque peu doué que l'on soit, & ce n'est point ton fait, ma chère, il y a peut-être encore plus d'humilité à se laisser voir qu'à se mettre sous le boisseau.

ÉLISA, *les yeux baissés*. Mon oncle, je me rends.

LE CAPITAINE, *criant*. Bravo !

AUGUSTINE. Le bal tient ?

LE CAPITAINE. Parbleu !

ÉLISA, *souriant*. Et le programme de mon méchant oncle sera rempli ; j'en ferai les honneurs.

FINALE.

TOUS.

Le cœur se peint dans les traits ;
Quels visages seraient laids
Avec un cœur tout de flamme ?
Les sentiments généreux,
A peine éveillés dans l'âme,
Font rayonner tous les yeux !

M^{me} ADAM-BOISGONTIEF.

LE

TRAIT-D'UNION

(SUITE)

IX

LE RETOUR.

Cette cruelle parole : *Il est fou, je l'ai fait enfermer*, pénétra le cœur de Marguerite comme si un glaive l'eût traversé; toujours elle avait redouté une collision entre ses frères; les querelles de leur enfance, la différence radicale de leurs caractères ne pouvaient faire présager une longue paix; elle entrevoyait des difficultés dans le vague de l'avenir, comme au matin un nuage noir fait peser une menace sur toute la journée; la tempête prévue, redoutée, avait éclaté, mais sous quelle forme repoussante & terrible! Étienne en démente, Albéric exerçant sur lui une autorité implacable, présentaient à son esprit une série d'idées affreuses, & ce ne fut qu'après un long silence & beaucoup de larmes qu'elle put demander à son frère :

« Où est-il? qu'en avez-vous fait? Oh! Albéric, si notre mère vivait, que dirait-elle? »

Il n'entendit pas cette parole sans une émotion pénible qui se peignait sur son visage; mais, commandant à son trouble, il répondit :

« Ma chère Marguerite, s'il est possible, laissons de côté la question de sentiment & parlons raison. Notre mère, si nous avions le bonheur de la voir près de nous, ne me blâmerait pas d'avoir éloigné notre frère, très à plaindre, il est vrai, mais très-dangereux à coup sûr. Je l'ai remis, d'après l'avis du médecin, monsieur Morizet, en des mains sûres & habiles, dans une maison où tous les soins désirables lui seront prodigués. Si la guérison est possible, c'est dans de pareilles conditions. »

— Mais où est-il? je veux le voir; je repartirai sur-le-champ s'il le faut.

— Voilà ce que je craignais, Marguerite, répondit Albéric en serrant les lèvres. Personne plus que moi ne rend justice à vos qualités, ma sœur; mais l'affection, le dévouement peuvent aller trop loin quand l'enthousiasme les conduit.

— Il ne s'agit pas de cela, dit-elle avec impa-

tience. Pas de compliments, Albéric, une réponse : où est-il?

— Voilà, ma sœur, ce que je voudrais ne pas vous dire en ce moment. Écoutez-moi : mon mariage se fait dans deux jours, votre présence est nécessaire, car votre absence serait l'objet de tous les commentaires. Obligez-moi donc, car enfin je suis aussi votre frère, de laisser Étienne, de demeurer en paix sur lui, de vous fier à ma parole, & d'assister à mon mariage, tranquille, je n'ose dire contente, mais enfin avec une attitude qui ne permette pas au sot public de s'échapper sur notre famille. Y consentez-vous?

— C'est beaucoup demander, Albéric. J'ai le cœur navré & vous voulez que je sois d'une fête!

— Je ne veux que les convenances, les plus simples convenances.

— Mais où est-il? ne puis-je y aller, ne fût-ce que pour une heure?

— Il est à l'asile départemental de R..., quarante lieues d'ici, pas de chemin de fer; il est impossible d'abord que je vous laisse partir, brisée comme vous l'êtes, & puis que, partant à l'heure même, vous soyez de retour pour mercredi. Nous sommes lundi, & voilà le soir. Demain nous signons le contrat; vous ne pouvez pas ne pas y être; après demain, cérémonie à la mairie, à l'église, dîner chez les parents d'Alice, petit bal le soir. Vous partirez, si vous le voulez, jeudi, en même temps que nous. »

Les raisonnements & les prières d'Albéric avaient un fonds de vérité qui agit sur Marguerite; elle ressentait pour Étienne une tendresse compatissante & protectrice qui n'atténuait pas cependant ce qu'elle devait de déférence & d'amitié à son frère aîné; lorsqu'il insista pour avoir une réponse favorable, elle répondit :

« Je resterai, Albéric; mais ne vous êtes-vous pas bien pressé d'éloigner ce malheureux?

— Non, certes! je jure qu'il y avait urgence, il n'était pas fou, mais furieux, & il y avait, à tous égards, impossibilité de le conserver près de nous, surtout en ce moment. Pensez-y donc, Marguerite! »

Marguerite soupira & ne répondit rien. Albéric l'embrassa sur le front en disant :

« Je vous quitte pour aller voir ces dames. Couchez-vous, vous paraîsez si fatiguée ! Je vais vous envoyer la cousine Mélanie. »

Il sortit ; Marguerite se traîna jusque dans sa chambre, où mademoiselle Mélanie vint la rejoindre, suivie d'une servante qui apportait un bouillon, du vin, des biscuits, toute une collation ordonnée par Albéric, que l'état d'accablement de sa sœur avait frappé. Elle essaya de porter un verre à ses lèvres, mais ce fut un effort inutile ; les larmes l'étouffaient, & elle pleura enfin avec une amertume que jamais elle n'avait ressentie. Étienne enfermé, enchaîné peut-être, livré à la dédaigneuse compassion d'étrangers salariés ; Étienne, ce fils chéri d'une mère si chérie elle-même, maintenant objet de risée, de rebut, Étienne, l'appelant en vain, s'étonnant de ne pas la voir, sentant vaciller dans sa faible tête les derniers souvenirs de ses affections, les dernières lueurs de sa raison ; Étienne, abandonné, fou, menaçant les autres & lui-même, se présentait sans cesse à sa pensée. Elle écoutait à peine les consolations que mademoiselle Mélanie lui présentait & ses conseils de garde-malade :

« Buvez donc un peu ! Si vous preniez une cuillerée de bouillon ? Vous n'en pouvez plus, ma pauvre enfant ; vous seriez mieux dans votre lit. »

— Je me coucherai, je boirai, je vous obéirai, dit enfin Marguerite ; mais avant, au nom du ciel, dites-moi ce qui est arrivé !

— Cela vous fera de la peine, Marguerite.

— Peu importe, ma cousine ; il faut que je sache. Parlez, je vous en supplie. Rappelez vos souvenirs.

— Eh bien ! dit mademoiselle Mélanie, c'était six jours après votre départ ; nous étions bien tranquilles ; Étienne vous avait écrit le matin, & toute la journée il s'était amusé avec ses fleurs. Il se fit attendre à l'heure du dîner, & quand il entra, je remarquai qu'il avait le front très-rouge & les yeux très-brillants. Il rendit son potage sans y avoir touché & ne mangea pas davantage du second plat.

« Vous êtes malade, lui dis-je. »

— Qui vous a permis de m'adresser la parole ? me répondit-il d'un ton étrange.

— Allons ! allons ! dit Albéric, dinons, je suis pressé, je dois sortir. A ce mot, votre frère se leva & il cria d'un ton furieux :

— Vous ne sortirez pas d'ici ! Je suis maître de la maison, je commande maintenant ; vous n'irez pas chez Alice, Alice n'est qu'à moi seul... Ah ! ah ! elle a un... deux fiancés, mais le dernier sera le premier.. Elle m'a donné son nœud de velours, c'est un signe inviolable, d'après la nouvelle loi... plus d'anneau, un nœud suffit.. c'est un emblème... Ne venez pas vous jeter à la traverse, ou gare à vous ! je suis tout-puissant... Il dit ainsi beaucoup de choses extravagantes, répétant toujours le nom d'Alice, criant qu'Albéric ne sortirait

plus de la maison. Celui-ci écoutait d'un air sombre, mais quand il vit Étienne qui tirait un chiffon de velours violet de sa poche, il se fâcha, & il dit d'un ton bref :

— Rentre chez toi, tu n'es pas en état de dîner avec nous.

Alors, Marguerite, cela devint effrayant. Étienne fit un bond, s'élança sur Albéric, le terrassa & leva sur lui un couteau qu'il avait pris sur la table ; il avait l'air d'un démon ; j'essayai de lui saisir le bras, un domestique vint au secours & réussit mieux que moi, car il lui enleva le couteau & le souleva de terre ; votre frère aîné se remit sur pied, ils maîtrisèrent ce malheureux & l'entraînèrent dans sa chambre. Il mêlait des cris à des éclats de rire, il injurait Albéric, il appelait Alice. Le médecin passa la journée avec lui sans parvenir à le calmer ; la nuit fut terrible ; il mit en pièces les miroirs de sa chambre, les cristaux, les verres de Bohême qu'il aimait tant, & on fut obligé de le lier ; le lendemain, votre frère, accompagné de Thomas, le fils du fermier, s'empara de lui & le conduisit dans une maison d'aliénés, & ils m'ont dit que, durant toute la route, sa fureur ne s'était pas apaisée. Il faisait, en partant, des cris que je n'oublierai de ma vie. »

Marguerite ne fit pas de réflexions sur ce triste récit, qui lui faisait comprendre le ressentiment d'Albéric, vaincu & terrassé par un homme en délire. Elle ne pouvait songer à Alice & à sa légèreté sans qu'un mouvement de colère n'ulcérât son cœur ; elle se tut & sa cousine la quitta, après l'avoir vue disposée à se coucher, & l'avoir entourée de ces soins matériels auxquels elle était très-habile. Elle ne pouvait, du reste, offrir aucune consolation à Marguerite ; la consolation ne pouvait lui venir que du ciel & de sa propre énergie.

Elle dormit peu & d'un sommeil troublé par de mauvais songes ; l'aurore la trouva éveillée, & aussitôt que l'Angelus tinta, elle se leva, s'habilla rapidement & se rendit à l'église. Elle n'y oublia point ses peines, mais elle déposa au pied de l'autel les sentiments amers qui augmentent la pesanteur de nos croix en empêchant la céleste patience d'établir son trône au fond de l'âme, & plus tranquille, l'esprit calme & posé, elle se rendit chez le médecin qu'elle voulait interroger.

Il allait partir pour ses courses matinales ; sa jupe blanche attendait dans la cour, & la servante introduisit Marguerite dans un cabinet tapissé de livres, de fossiles, de minéraux, de plantes médicinales & de paquets d'herbes séchées. Un squelette grimaçant dans un coin ; Marguerite le regarda sans frayeur, presque avec envie. — Heureux les morts, car ils reposent ! se dit-elle, & elle ajouta une prière pour l'âme qui avait animé jadis cette cage vide, cette maison inhabitée. Le vieux médecin entra presque aussitôt & il salua profondément mademoiselle Clérembault en disant :

« Rien de nouveau, j'espère ; rien qui réclame mon ministère ? »

— Non, monsieur, dit-elle, rien qu'une simple question. Que pensez-vous de mon frère Étienne? A-t-il eu un accès de fièvre chaude, ou sa raison est-elle vraiment altérée pour longtemps... pour toujours?

— Un accès de fièvre chaude, mademoiselle! croyez bien que dans ce cas je ne me serais pas permis de donner un certificat tendant à faire enfermer le sujet! Non, non, il y avait folie bien caractérisée. On ne peut appeler cet état démente, car il raisonnait juste dans le sens de sa folie; ni idiotie, puisque les organes du sujet sont bien conformés; ni manie, puisque son délire ne s'étendait qu'à un seul objet : c'est une monomanie avec excitation & accompagnement de passions violentes & menaçantes. Ne vous y trompez pas; la cause de son mal est évidente : c'est la jalousie & l'amour, deux moteurs puissants des désordres du cerveau; il se pourrait que de la monomanie il tombât dans la manie & dans la mélancolie à laquelle le prédispose son tempérament bilioso-nerveux; c'est ce que les anciens nommaient lipémanie, ou folie triste; & l'imbécillité, forme fâcheuse de la déraison, termine assez souvent la série des dérangements intellectuels. »

Marguerite interrompit cette triste & stérile énumération & elle reprit :

« Vous croyez donc qu'il était nécessaire d'enfermer Étienne ? »

— Indispensable; le sujet était dangereux pour lui-même & pour les autres.

— Pensez-vous qu'il guérisse ?

— Qui le dira, mademoiselle? la folie est l'affaire de quelques jours ou de toute la vie. L'essentiel, c'est de mettre l'aliéné hors d'état de nuire. »

Marguerite savait, en entrant dans cette maison, qu'elle s'adressait à un homme honnête, mais endurci par le spectacle des misères humaines & par les déceptions d'une carrière ingrate; elle n'attendait pas grand'chose, mais ces cruels détails, cette insistance inutile sur les particularités de la folie lui fit mal. Elle sentait trop vivement sa peine particulière pour pouvoir entrer dans des considérations générales, & n'espérant pas de réponse plus consolante, elle se retira.

Albéric évita l'occasion de se trouver seul avec elle, & le soir, la signature du contrat les appela chez le général avec plusieurs personnes de leur famille qui devaient assister à la cérémonie.

L'accueil de madame Delamer fut chaleureux; elle embrassa plusieurs fois sa chère garde-malade & la remercia encore de ses bontés; le général vint lui serrer la main avec une expression toute sympathique, & Alice se jeta à son cou, lui serra les mains, & attirant Marguerite dans l'embrasement d'une fenêtre, elle lui dit :

« Et monsieur Étienne, amie! quel événement! Est-il bien renfermé, au moins? J'en ai une frayeur extrême; toute la nuit il me semblait qu'il errait comme un fantôme sous les arbres du jar-

din... S'il apparaissait ici, dites, comme l'Edgar de la Lucie ? »

— Soyez tranquille, Alice, lui répondit Marguerite, soyez bien tranquille; Étienne ne peut pas vous nuire, il ne viendra pas réclamer votre foi...

— Ce serait bien inutile, on ne peut pas réclamer ce qu'on n'a jamais reçu, repartit-elle avec hauteur.

— Vous avez raison, mais n'ayez pas peur de mon pauvre frère, Albéric vous gardera contre lui. »

Le ton de Marguerite exprimait tant de tristesse qu'Alice même en fut un peu touchée.

« Peut-être ai-je été étourdie, dit-elle, il me semblait sans conséquence. Ne m'en veuillez pas, Marguerite. »

Marguerite lui serra fortement la main & dit : « Soyez une bonne femme pour Albéric; je tâcherai, moi, de réparer le mal que vous avez fait à Étienne. »

Le notaire & son collègue entraient au moment où elle finissait ces mots; elle assista à la longue lecture du contrat, au long dîner qui la suivit, mais son esprit errait autour de la triste demeure où Étienne souffrait seul. La journée du lendemain, si gaie, si brillante, lui parut interminable; Albéric, heureux, en pleine possession des joies de la vie, n'avait pas besoin d'elle; elle pria ardemment pour lui & pour sa jeune femme, mais, durant le dîner, durant la soirée, durant le bal, elle souffrait d'une mortelle impatience.

Le jeudi se leva enfin; les jeunes époux, en costume de voyage, vinrent lui faire leurs adieux : ils partaient pour la haute Italie & le Tyrol; Marguerite dit tout bas à son frère :

« Je pars aussi. »

Il parut embarrassé, expression rare chez lui : « Je ne vous y engage pas, dit-il enfin; j'ai reçu des nouvelles... il est furieux... personne ne peut le voir... Il n'est pas convenable, ma sœur, que vous alliez dans ce triste lieu... promettez-moi que vous n'irez pas. »

— Impossible! dit-elle. Vous ne voulez pas que j'abandonne notre malheureux frère ?

— Non, sans doute; dès que votre présence sera utile, je vous le dirai, je vous conduirai moi-même... Promettez-moi que vous n'irez pas.

— Je ne promets rien, Albéric, et vos instances, franchement, m'étonnent.

— Albéric! Albéric! dit la voix mutine d'Alice, dépêchez-vous donc, nous manquerons le train à N...; disons adieu. »

La pendule donnait raison à Alice. Albéric obéit, mais en montant en voiture, il dit encore à sa sœur :

« Attendez ma lettre, je vous écrirai... ne faites aucune démarche... »

La voiture partit, & Marguerite demeura surprise & indécise, sa ferme résolution était ébranlée par la ferme opposition de son frère, & mademoiselle Mélanie, à qui elle communiqua ce qui

venait de se passer, vint à la rescousse d'Albéric.
« Il a raison, dit-elle, il ne veut pas que vous voyiez ce pauvre Étienne dans ses accès; vous n'avez pas idée de ce que c'est, ma cousine, quels cris! quelles convulsions! quels extravagants éclats de rire... Cela, surtout, serrait le cœur !

— Vous croyez qu'il ne me reconnaîtrait pas ?

— J'en suis convaincue. Il prenait Thomas pour votre frère, & il lui faisait des reproches sanglants; quand monsieur Morizet est entré, il a cru s'adresser au curé, & il lui a dit : Les bans sont pour demain, vous publierez bien tous nos noms de baptême, & il défila une litanie de noms imaginaires; & puis : Je veux une messe solennelle avec l'orgue... & il s'est mis à chanter une chanson à boire, puis il a pirouetté sur un air de valse. C'est un triste spectacle, & Albéric fait fort bien de vous l'épargner.»

Ces affligeants détails, donnés par une personne dont l'imagination ne colorait pas le récit, navrèrent Marguerite, & elle pensa que peut-être, pour un jour encore, elle ferait bien d'obéir à son frère aîné. Pourtant, une douloureuse inquiétude l'oppressait; sa pensée allait du malheureux Étienne à l'heureux Albéric; elle s'apitoyait sur l'un, elle n'était pas satisfaite de l'autre. Jusqu'alors elle avait remarqué dans le caractère de leur aîné autant de franchise que de roideur; vrai, positif, absolu, il allait à son but par la voie la plus courte, mais dans cette dernière et grave affaire, n'avait-il pas dévié? & les ambages, puis la souplesse, les prières même dont il avait usé, faisaient-ils honneur à sa tendresse ou pouvaient-ils faire plutôt soupçonner sa loyauté? Ce problème agita l'esprit de Marguerite, & elle passa dans des soupçons pénibles & des inquiétudes trop fondées les trois jours qui suivirent le mariage.

Le samedi soir, la lettre attendue arriva, timbrée de Paris, où les mariés avaient dû s'arrêter pendant quarante-huit heures. Marguerite l'ouvrit d'une main tremblante & lut :

« Je vous ai trompée, Marguerite, & vous avez dû vous en douter; peut-être aurez-vous quelque peine à me pardonner, quoique je puisse invoquer ma sincère amitié pour vous & l'intégrité de mes intentions.

» Lorsque la folie de notre frère a éclaté (accident que je prévoyais, du reste, depuis longtemps), j'ai craint aussitôt l'excès de votre dévouement, l'exagération des sentiments du cœur qui est grande chez vous; j'ai prévu que vous voudriez vous consacrer à un malheureux qui, jamais, ne pourra apprécier vos soins; que vous iriez vous ensevelir vivante avec un homme dont les facultés sont mortes, & que vous vous donneriez tout entière à un aliéné qui, pour son bien & pour le repos des autres, doit être retranché de la société, tout en étant traité avec de grands égards. Je voyais à ces sacrifices inutiles de graves inconvénients pour vous, d'abord, pour le repos & l'union de la famille ensuite. Vous ne craignez pas, me direz-vous, les suites de votre abnégation; je

dois vous prémunir contre vous-même, contre ce redoutable contact des aliénés, dangereux aux cer-
veaux les plus froids & les plus raisonnables. Je ne puis m'empêcher de prévoir aussi que, vous attachant à Étienne, vous vous séparerez de ma femme & de moi, vous ferez scission dans la famille, & vous nous livrerez à toutes les conjectures méchantes du monde, à tous les quolibets hargneux d'une petite ville.

» Tout ceci considéré, agissant comme chef de notre famille (le tribunal vient de me nommer curateur d'Étienne), j'ai placé notre frère non dans l'Asile départemental de R..., mais dans une maison de mon choix, dont je ne vous fais pas connaître le nom... Soyez sûre qu'il y reçoit les soins les plus éclairés, qu'il y est entouré de tout le bien-être que sa fortune doit lui assurer; soyez convaincue aussi que si un éclair de raison vient à luire dans son esprit, vous en serez informée, & que je vous conduirai alors moi-même auprès de lui. Mais cet espoir ne doit pas se réaliser de sitôt, si j'en crois les dernières lettres de l'excellent médecin aliéniste auquel je l'ai confié. Ne vous faites pas illusion à cet égard.

» Maintenant, ma sœur, examinez ma conduite sans préventions fâcheuses. J'ai voulu vous préserver des généreux entraînements auxquels vous êtes trop disposée; je désire que vous viviez près de nous, calme, heureuse, sans préoccupations & sans chimériques devoirs; pour Étienne, son sort sera assuré, ses besoins matériels amplement satisfaits; il vivra sans soucis & sans désirs, & il n'usurpera ni votre temps ni votre liberté, biens précieux que vous lui prodigueriez vainement.

» Je crois avoir bien agi; pourtant, il se peut que mon subterfuge vous ait blessée; en ce cas, chère Marguerite, je vous demande pardon, et je vous embrasse de cœur & d'amitié.

» Votre frère,

» A. CLÉREMBAULT. »

» Alice est charmante, nous avons passé deux jours délicieux. Demain, nous partons par le chemin de fer de Lyon; je vous écrirai de Gènes. »

Marguerite jeta cette lettre sur la table avec un mécontentement indigné qu'elle ne put maîtriser; elle en dit en peu de mots le contenu à mademoiselle Mélanie qui l'interrogeait, et elle ajouta en terminant :

« Je suis décidée à chercher Étienne, en quelque lieu que ce soit. Je le chercherai jusqu'à ce que je l'aie trouvé.

— Mais c'est impossible, Marguerite! s'écria la vieille demoiselle avec effroi.

— Pourquoi donc ?

— Et Albéric ?

— Albéric a fait sa volonté, je ferai la mienne. L'antipathie qu'il ressent contre Étienne l'a guidé, je me laisserai guider par l'affection & les volontés de ma mère. Songez que c'est à moi qu'elle a confié ce malheureux enfant.

— Et comment ferez-vous ?

— J'irai, je chercherai d'asile en asile, de maison en maison. »

Elle tira un dictionnaire de la bibliothèque et lut à demi-voix :

« Maréville... Lommelet... Charenton... Rhodéz... Stéphanesfeld... Saint-Dizier... Blois... Saint-Albin... Saint-Rémy... que de tristes demeures ! quelle énumération ! N'importe, je frapperai à toutes les portes, je le trouverai, je saurai s'il est mort ou vivant, fou ou raisonnable.

— Quoi ! Marguerite, vous douteriez ?

— Serait-ce sans exemple ? Oui ! je doute ; l'empressement d'Albéric à renfermer notre pauvre ami ; le mystère dont il l'environne, remplissent mon esprit de doute... Albéric ne l'a jamais aimé, et depuis quelque temps il avait des motifs pour le haïr.

— Mais vous ne pouvez voyager seule ?

— Non, et je vous prierais, ma cousine, de m'accompagner si vous n'étiez pas aussi nécessaire à la maison, en notre absence à tous. Je n'irai pas seule cependant. Lemaire, mon fermier de la Haie verte, a deux filles déjà âgées ; la cadette, Françoise, n'est pas très-occupée à la ferme, elle est bien élevée, modeste & très-bonne ; je prierai ses parents de me la donner pour m'accompagner ; j'ai vingt-six ans, ma demoiselle de compagnie en a trente-quatre, nous pourrons, sans inconvenance, voyager seules.

— Et vous partez ?

— Demain.

M^{me} BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

MA FILLE OU MA NIÈCE

I

PAS POSSIBLE !

Toi ?

— Moi.

— Il t'a dit cela ?

— Oui.

— Et quand ?

— Il y a quinze jours.

— Pas possible ?

— Si fait !

— Allons donc ?

— Réellement.

— Tu plaisantes ?

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— En vérité ? mais tu es né coiffé, mon cher !

Comment, tu n'as qu'à choisir ?

— Je n'ai qu'à choisir, & c'est là le point difficile, surtout avec mon caractère.

— Ah ! c'est vrai ! tu es bien le garçon le plus indécis que j'aie jamais connu. Enfin, c'est égal, je mourrai content si je vois ton sort assuré, car tu sais bien, mon bon Gustave, que je t'aime comme mon fils, & que si j'avais eu une fille, je te l'aurais donnée.

— Vous avez eu la bonté de me le dire souvent, & cela m'a touché jusqu'au fond du cœur.

— D'autant plus touché que je n'en ai pas, & que tu n'as point de décision à prendre ?

— Précisément.

— Drôle de garçon ? Du reste, l'hésitation date en toi de l'enfance. Je me souviens que s'il m'arrivait de te faire choisir entre deux bonbons, tu allais de l'un à l'autre avec une anxiété qui m'amusait beaucoup.

— Et pour finir ?

— Tu prenais les deux.

— A la bonne heure, mais maintenant la situation est tout autre... Ah ! j'en suis malade.

— Tu n'en dors pas ?

— J'en dors encore un peu, mais j'en rêve, & chaque matin je me retrouve choisissant ! quel sort ! je suis tourmenté, je ne pense qu'à cela, je maigris, & si cela dure, je vais blanchir.

— Ah ! ce n'est pas le cas !

— Que je suis donc malheureux !

— Plains-toi ; ah ! je te le conseille. Comment, il t'arrive ce qui, je crois, n'est jamais arrivé à personne. Un beau soir, pas trop beau, un bandit arrête un honnête homme, cela s'était vu déjà : il le terrasse, l'honnête homme crie au secours ! Tu passes par là, tu t'élances, tu casses la tête à qui de droit, l'honnête homme se relève, il te doit la vie, & ta bonne étoile veut qu'il se trouve être un homme à part, au cœur chaud, enthousiaste, un original achevé, possédant toutes sortes de quali-

tés; il est bon, il est père, il est oncle, il est millionnaire. Il fait connaissance avec toi, il t'étudie, & de fil en aiguille, poussé par la reconnaissance, appréciant d'ailleurs ta conduite exemplaire, il t'offre sa fille ou sa nièce. Plains-toi, plains-toi!

— Je sais bien que j'ai tort, mais...

— Mais, mais, mais tu n'as pas le sens commun!

Ah! si j'avais trouvé dans mon jeune temps quelqu'un à qui casser la tête dans ces conditions-là, je te réponds que tu ne me verrais pas ici tout seul, au coin du feu, tisonnant pour mon compte, sans que jamais personne ne me dispute mes pin-cettes! Non, non, j'aurais bien vite choisi la fille, ou bien la nièce, & si la belle eût consenti, je l'eusse faite, en trois jours, la reine de ce royaume intime, à la fois si petit & si grand, que l'homme appelle son foyer.

— En trois jours? que vous êtes heureux de pouvoir aller vite! vous n'êtes pas indécis.

— Ma foi, non. Je dis ceci est noir & ceci est blanc. Et si, pour telle ou telle raison, je prends le noir, le blanc n'existe plus pour moi, je ne le vois plus, voilà mon caractère.

— Tout le contraire du mien, c'est en choisissant le noir que je regrette le blanc... Ah qu'il fait chaud ici, j'étouffe.

— Moi, je gèle. Comment donc fais-tu pour étouffer.

— Je n'en sais rien.

— C'est apparemment parce que tu choisis, car j'entends dire à ceux qui ont le bonheur de traverser les champs parce qu'ils n'ont pas mon catarrhe qu'il fait un froid de loup.

— De loup, si vous voulez, quand on ne choisit pas; mais moi j'étouffais ce matin à Paris en plein Carrousel.

— Alors, c'est la fièvre?

— Non, c'est le choix.

— Toujours le fameux dilemme, ou la brune ou la blonde?

— Hélas! oui, jusqu'à ce détail, il faut que tout en elles diffère, tout absolument!

— La nièce est grande, m'as-tu dit?

— Grande, svelte, régulièrement belle.

— Et la fille?

— Petite, rondelette, gentille à croquer.

— Croque donc.

— Oh! s'il n'y avait pas l'autre...

— Tu prendrais l'une; drôle de garçon! La nièce aime Paris.

— Et la fille, la campagne.

— C'est assez singulier, effectivement.

— C'est plus que singulier, c'est désolant; & le pire c'est qu'elles me plaisent toutes deux.

— Ce qui te paraît le comble du malheur?

— Évidemment; si je préférerais la blonde...

— Ah çà! je me figure, mon cher enfant, que ceci n'est qu'une indication, une manière de distinguer entre deux arguments; car, enfin, on ne prend pas une femme pour sa perruque; il y aurait danger, surtout à notre époque.

— Non, je dis la blonde au lieu de dire mademoiselle Edma.

— Mademoiselle Edma, c'est la citadine, autrement dit la nièce?

— Oui.

— L'autre se nomme?

— Mademoiselle Laure.

— Bon; celle-ci est la campagnarde, j'y suis; mais tu sais je n'ai pas la mémoire des noms, je m'embrouillerais, il faut t'y attendre. Donc, quand j'aurai oublié le nom de la Parisienne, je dirai *l'une*, & pour la villageoise, ce sera *l'autre*, tu entends?

— Très-bien. Tout dépend des conventions.

— Eh bien, veux-tu savoir ce que je ferais si j'étais Gustave, & que tu eusses mes soixante-quinze ans & mon catarrhe?

— Ciel!

— Ah! tu trouves ta position meilleure encore que la mienne? tu es dans le vrai.

— Voyons, que feriez-vous?

— Je suspendrais mon jugement.

— Eh! il n'est que trop suspendu mon jugement, puisque je crains de ne pouvoir jamais me décider.

— Non, non, ce n'est pas cela; tu te fatigues à chercher la solution d'un problème, sans être à même de le résoudre. Crois-moi, reste-s-en là.

— Quoi! monsieur Linières veut bien me permettre de songer à sa fille ou à sa nièce, & vous me conseillez d'en rester là?

— Attends donc! attends donc! tu ne me laisses pas achever ma pensée. Je voulais dire: reste-s-en là jusqu'à ce que tu aies pu faire de mûres réflexions, fondées sur un examen approfondi du caractère, du genre d'esprit, & des goûts de tes fiancées. Je dis tes fiancées, puisque tu en as deux, ce qui n'arrive pas à d'autres.

— Tant mieux pour les autres... Mais le moyen d'approfondir?

— Très-simple! dis humblement à monsieur Linières que tu désires, avant de te marier, te faire recevoir...

— Oh! pour ça non! non, non, non! je ne vois venir, mon cher voisin; non, je ne désire pas le moins du monde me faire recevoir...

— Docteur en droit? si fait. Tu en as toujours eu le désir, du moins à l'état latent.

— Ah! c'est donc ça, car je ne m'en suis pas rendu compte.

— Crois-moi, fais cela, & tout en piochant...

— Encore piocher!

— Oui, oui, c'est excellent; & tout en piochant, tu profiteras de la permission qui t'est donnée, tu verras mademoiselle... mademoiselle... comment donc? enfin tu verras *l'une* chez madame sa mère, tu la retrouveras souvent, le soir, dans les plus élégants salons de Paris; & l'été, acceptant avec empressement l'aimable invitation qui t'est faite, tu passeras quelques semaines à la campagne, en face de mademoiselle... de mademoiselle, enfin en face

de l'autre, & sans perdre de vue sa cousine, puisque tout le monde se réunit chez monsieur Linières pendant la belle saison.

— C'est une idée; oui... mais ce droit? Comment, moi docteur, & pourquoi faire?

— C'est bon à tout.

— Si je plante mes choux avec mademoiselle Laure?

— Cela pourra t'être utile.

— Pour nos choux?

— Pour vos choux. Plus un homme sait, plus il a de valeur morale, même aux yeux de sa femme.

— Les femmes s'occupent-elles du doctorat?

— Elles s'occupent de tout.

— Cette petite Laure?...

— Comme les autres.

— Sait-elle seulement ce que c'est qu'un docteur en droit?

— Non.

— Eh bien! alors?

— Raison de plus. Ah! tu ne les connais pas; moins elles comprennent, plus fières elles sont quand leur mari a sur elles une grande supériorité en toutes choses. Au fait, c'est naturel, on aime à se soumettre à qui mérite de conduire.

— Je saurais bien la conduire, celle-ci ou une autre, sans être docteur en droit. Ah! quel coup! docteur! Non, je ne m'attendais pas à cette extrémité.

— Alors choisis. On te dit : ma fille ou ma nièce, & de plus les caractères sont tranchés, c'est bien facile.

— Facile?

— Mais oui, décide-toi.

— Voilà ce qui m'embarrasse. L'une m'irait assez mais il y a des choses qui...

— Eh bien! prends l'autre.

— L'autre... je crains... docteur en droit; oui, vous avez raison, cela me donnera le temps de réfléchir, mais...

— Encore un mais? Entasse montagnes sur montagnes, malheureux Titan! Voyons, cherche bien : quel obstacle pourrais-tu mettre encore entre le bonheur & toi?

— Si elles allaient se marier pendant que je les regarderai?

— Non, elles sont encore jeunes, & puisque monsieur Linières t'a fait cette ouverture, il attendra bien un peu pour leur proposer des maris. Fais ce que je te dis, & viens me voir, ou écris-moi du moins pour me communiquer tes impressions. Tu me rajeunis, il me semble que c'est moi qui me marie.

— Et qui passe docteur, plutôt au ciel!

— Paresseux. Allons, malgré tes étouffements, il faut que je mette une bûche, toujours au point de vue de cet affreux catarrhe... Paix! regarde comme elle se place d'elle-même, comme elle a l'air de vouloir brûler! Ah! ne pas trouver de résistance, c'est le mal des célibataires. Vois ce

petit feu doux, tranquille, comme je les aime? Ma femme eût soufflé, bien sûr! Pauvre femme, comme je l'eusse aimée, précisément à cause de ces innocentes taquineries qui, du matin au soir, vous prouvent que vous n'êtes pas tout seul!

— Mais avec une vocation si prononcée, pourquoi donc ne vous êtes-vous pas marié?

— Ah! pourquoi, pourquoi? on ferait un beau livre de tous les parce que! Marie-toi, marie-toi, mon enfant, ne reste pas, comme moi, vieux garçon, c'est le pire de tout.

— Le célibat vaut pourtant mieux qu'un mauvais ménage?

— Un mauvais ménage, c'est bon pour les imprudents qui se marient comme des fous, par un bel enthousiasme, ou seulement pour les écus sans se soucier d'autre chose. Un mauvais ménage, c'est encore bon pour ceux qui ne se font aucune concession; mais il est si facile à un brave homme & à une brave femme de faire bon ménage! ils ressemblent à deux instruments que la main de Dieu a préparés pour mêler leurs harmonies, il ne s'agit plus que de les mettre d'accord. Va, mon enfant, chacun sent son mal. Mon vieux ménage de garçon, je le trouve mauvais, moi. La pauvre Catherine range toute la journée, c'est vrai, mais personne ne dérange! Ma femme eût rompu cette monotonie, nos enfants eussent un peu remué, un peu cassé; on gronde par principe, mais au fond on sent de la vie autour de soi. Moi je me dis de chaque objet qui m'entoure : Cette coupe, il y a dix ans qu'elle est là; ce vase, il y en a quinze, & personne ne les a jamais soulevés, si ce n'est Catherine pour les nettoyer, comme elle essuie autre chose. Misère! tiens, mon enfant, la morale c'est qu'il faut prendre femme.

— Prendre femme, c'est effrayant, quand on y pense.

— Effrayant? non, quand on épouse une fille bien élevée, de parents honorables. Les commencements sont épineux, par exemple.

— Épineux? & la lune de miel, qu'en faites-vous?

— Pas grand'chose. Sans doute, l'urbanité, la bon vouloir, & parfois un peu d'enthousiasme, jettent sur les premiers temps quelque poésie; mais crois-moi, Gustave, la meilleure de toutes les lunes est celle qui ne tourne plus, qui éclaire de son reflet tranquille une profonde & serene amitié. On a vécu sous le même toit, on a mangé ensemble quelques boisseaux de sel, chose nécessaire, dit-on, pour se connaître; on s'aime bien, tout bonnement; on a comparé ses tentatives, ses aptitudes, ses goûts, & fondu le tout ensemble, il en est résulté, non un bonheur romanesque, mais un bien-être réel & durable, ce que j'appellerai une bonne assiette d'esprit & de cœur.

— Fort bien; mais si, en mêlant le tout ensemble, on s'aperçoit que cela ne fond pas? que

devenir? il y a de quoi se casser la tête contre les murs.

— Bah! bah! entre gens bien élevés, on ne se prend pas aux cheveux; on finit toujours par s'entendre, c'est une affaire de temps. Tu crois peut-être que pour être heureux dans le mariage, il faut être absolument pareils? Erreur. Par les ressemblances, vois-tu, la sympathie se forme, & par les différences on évite la monotonie, qui est à nos sentiments ce qu'une fine poussière serait à ces cristaux si Catherine ne les essayait pas.

— Oui, mais les caractères?

— Ah! c'est là le chapitre des concessions. Il faut à un mari deux choses : être bon & ferme. La bonté, vois-tu, mon ami, prévient toute aigreur, & la fermeté sage & tempérée s'oppose à ce que l'imagination de la femme a de mobile & de léger.

— Mais qu'on doit être malheureux quand les nuances sont trop fortes.

— Ah! c'est certain. J'ai connu un bon paysan, assez mal embarqué, le pauvre homme! il me disait avec plus de profondeur qu'il ne croyait :

« Voyez-vous, monsieur, le pire de tout dans le mariage, c'est d'être deux. »

— Pauvre diable! Au fait, ne pas pouvoir s'en aller, quel supplice!

— Allons donc! tu auras une bonne petite femme, & tu serais bien fâché de t'en aller. Je te prédis des jours heureux sous le toit conjugal.

— Vous êtes encourageant, cher voisin, & je voudrais être déjà dans cette assiette dont vous parliez tout à l'heure. Hélas! je suis à côté; ah! qu'on est mal... Ainsi je vais me remettre à travailler?... vous croyez?

— C'est positif.

— Passer docteur! que c'est singulier! Je n'aurais jamais trouvé ça tout seul; non, jamais. Il s'agit de deux filles charmantes, & sous ces gracieux prétextes, je vais feuilleter, griffonner, apprendre des formules, & quelles formules! Est-ce que je vais réellement faire tout cela?

— Tu as déjà commencé, mets-toi cela dans la tête.

— Allons!

— Et que surtout ni le plaisir ni l'étude ne te fassent oublier que le train part toutes les heures, & qu'en cinquante-trois minutes on vient de Paris chez moi, on y dîne, on y couche au besoin, & l'on cause à cœur ouvert.

— Que vous êtes bon! toujours le même.

— Par une raison fort simple, c'est que je t'ai-
mais avant que tu fusses au monde, à cause du lien qui existait entre tes parents & moi. Nous étions voisins de campagne & nous nous convenions, ce qui passait pour merveille. Quand on est voisins, il faut se saluer ou déménager; mais si l'on peut s'aimer, & que du salut de politesse on en vienne à se serrer la main pour de bon, alors le voisinage constitue un petit paradis terrestre. On se prend, on se quitte, on choisit ou solitude

ou compagnie; la société de l'un devient la société de l'autre; & il se forme un cercle aimable, dont émanent journellement mille jouissances. C'était ainsi entre tes parents & moi; voilà pourquoi le sentiment qui m'unit à toi est si profond. Tout a passé, il a fallu quitter ces bonheurs paisibles. Hélas! en ce temps, je ne sentais pas mon isolement sur la terre; aujourd'hui cet isolement m'accable. Mes bons amis ne sont plus, il a fallu transporter mes pénates au loin; rien ne m'est resté que ton amitié, mon cher Gustave, qui se fonde elle-même sur tes souvenirs d'enfance.

— Et sur un vrai besoin de cœur, croyez-le, mon cher voisin.

— Mon cher voisin, que ce nom me plaît! c'est celui que me donnaient ton père & ta mère, donne-le-moi toujours, fussions-nous à mille lieues de distance. Ce qui fait le voisinage, entends-le bien, c'est beaucoup moins le rapprochement réel que le rapprochement toujours désiré. Allons, va, il est tard, prends ton chapeau, tu manquerais le train, va! va!

— Adieu voisin, à bientôt. »

Une poignée de main fut échangée avec ce regard vrai de l'amitié, qui va tout au fond; le jeune homme en trois grands pas franchit le seuil de son vieil ami.

Il s'élance vers la gare, vite, vite, il n'a qu'une minute & demie; on fait tout en poste depuis les chemins de fer... Il est parti.

« Apportez une bûche, Catherine.

— Oui, monsieur, tout de suite... voilà.

— Ah! elle est bien grosse!

— Attendez, monsieur, je vais en chercher une autre.

— Cette autre est bien petite.

— Alors, je m'en vais prendre entre les deux... Celle-là est-elle d'une bonne grosseur?

— Très-bien, prenez donc les pincettes & arrangez-moi mon feu à ma fantaisie.

— Comme monsieur voudra.

— Un peu plus à gauche.

— Bien, monsieur.

— Rapprochez la bûche de derrière.

— Bien, monsieur; voilà.

— Donnez de l'air.

— Bien, monsieur... Na! le voilà parti.

— Il faudrait peut-être ôter un peu de cendre demain matin, qu'en pensez-vous?

— Comme monsieur voudra.

— C'est bon; allez, ma fille. »

Elle s'en alla, & le célibataire s'enfonça dans son grand fauteuil... Comme monsieur voudra! je n'entendrai donc jamais autre chose! Ah! que j'achète cher cette soumission de tous les instants dont j'ai si peu besoin!

Nos bons voisins de Saintonge, comme ils étaient heureux! Les mêmes idées au fond, & puis des nuances à la surface, toujours des nuances, c'est cela qui fait vivre.

Monsieur voulait ceci & madame cela; on avait

du moins le plaisir de se céder quelque chose, on se faisait de petites querelles pour rire. Comment donc? Il m'arrivait d'être pris pour arbitre, on me portait plainte, à moi, neutre par position & par caractère, j'avais une oreille pour l'un, une oreille pour l'autre, & pendant que j'instruisais le procès, voilà que les plaignants se raccommodaient sans moi; ah! le bon temps!... Moi, au soir de ma vie, je n'entendrai jamais qu'un mot, toujours l'expression d'une seule idée, idée monotone, ennuyeuse... Comme monsieur voudra! Ah! Gustave, prends l'une ou l'autre; mais, de grâce, ne fais pas comme moi!

II

CE QU'IL ME FAUDRAIT.

Il y a des châteaux en Normandie, en Champagne, en Dauphiné, en Périgord, les plus jolis sont en Espagne. Il ne faut, pour les construire ni pierres de taille, ni ciment, ni charpente, un rien suffit; un souffle qui vous caresse dans un chemin où vous marchez solitaire; une heure d'insomnie sans fatigue, dans une nuit bien calme; le coin du feu, oh! le coin du feu surtout! entre chien & loup, pendant que vous écoutez ce doux murmure de la flamme qui semble dire quelque chose pour vous tout seul. Ce feu, ce chien, ce loup, voilà ce qui fait rêver, ce qui jette l'esprit, à son insu, dans un labyrinthe d'idées qui s'enchaînent avec une telle vraisemblance, que vous vous trouvez pris dans vos propres filets, évitant de remuer, de tousser, de peur de faire tomber ce château sitôt bâti, mais fragile comme un château de cartes. Nous donnons un sourire à l'enfant qui, à grand-peine, élève bien sérieusement un édifice destiné à crouler tout à l'heure. Bien plus enfant est l'homme! l'homme qui se laisse égarer par son imagination, en dehors des réalités de son existence, & vit un moment comme il lui semble qu'il faudrait vivre toujours. Il sait que cela va finir, il aurait honte, devant son ami, de cette faiblesse; cependant il ne remue pas, de peur que la vision ne s'en aille. Il a tort, dira-t-on, à quoi cela le mène-t-il? à rien... Vous avez raison, esprit positif, mille fois raison; passez, je vous prie, allez à vos affaires, à vos ennuis; moi je reste, moi Gustave, les pieds sur mes chenets, caché sous les plis moelleux de ma robe de chambre, comme Xavier de Maistre sous les plis de la sienne; si je ne voyage pas autour de ma chambre, c'est qu'apparemment cela ne me plaît pas. En ce moment, j'entends vivre loin des importuns, à l'abri des mille gênes que m'imposent nos usages, le code, la mode, etc... Chantez, mon feu, chantez pour moi tout seul, laissons la nuit descendre pas à pas, comme elle fait pour ne pas nous surprendre. Quel silence dans cette chambre, & quel bruit

tout autour, dans ce Paris où la vie déborde, où le temps semble ne pas suffire à l'homme pour sa tâche de chaque jour, ou pour ses oublis & ses fautes!

Il y en a qui trouvent triste ce passage de la lumière à l'ombre, moi, je l'aime, & la preuve, c'est que je n'allumerai pas ces deux bougies qui me regardent comme si elles se croyaient indispensables. Où sont mes allumettes? à six pas derrière moi; ces six pas, je ne les ferai point, je resterai là, sans bouger, à écouter... Écouter quoi! le bruit ou le silence? Non, pas le bruit, ce grondement de la ville, c'est le réel, le certain; tout le monde l'entend & tout le monde en est ennuyé, si j'en juge par la plupart des figures quand elles sont de bonne foi. Ce que j'écoute, c'est le silence, le silence à qui l'on dit tout & qui répond tout bas...

Oh! le bon petit feu, feu d'orme mêlé de chêne, à la fois discret, ardent sous sa cendre, & fidèle comme un vieil ami. La jolie flamme, modeste, bleuâtre, agitée comme un être sensible; elle monte, elle disparaît, elle revient, elle parle à mon esprit... Que dis-tu, génie familier?

LA FLAMME. Te crois-tu réellement heureux? Tu n'as, il est vrai, nuls soucis accablants; mais seul, seul au foyer!

L'ESPRIT. Ah! laisse-moi jouir de mon indépendance! je vais, je viens, sans que personne ne s'en occupe, je suis libre! Oh! ma liberté! c'est mon bonheur!

LA FLAMME. Quel triste bonheur que celui qu'on n'a pas partagé!

L'ESPRIT. C'est vrai. Au fait, si j'avais une bonne petite femme, là dans ce fauteuil, au coin de ma cheminée, il y aurait un bon côté; mais le chapitre des inconvénients? il est long! C'est gênant, une femme, très-gênant dans une foule de circonstances: migraines, voyages, déménagement, incendie, révolution, & pour ne parler que de la migraine, qui fait moins d'embarras que tout le reste, quel fléau! tombant toujours à point nommé sur un projet de fête, comme au vieux temps les harpies tombaient, dit-on, sur les festins. Non; tout n'est pas roses!

D'abord, on n'a jamais les mêmes goûts, donc il faut que l'un des deux s'abonne aux concessions. Si l'abonnée est toujours ma femme, je suis un barbare, & si c'est moi, j'en deviens fou. Et puis, que de difficultés! Il me plaît d'aller en Allemagne, en Russie, au bout du monde; c'est toute une affaire, une dépense! un temps perdu! des ennuis! Les femmes en voyage ont le génie des obstacles; elles sont fatiguées toutes les demi-heures, elles ont faim, elles ont soif, elles ont peur, peur surtout. Ah! vive le départ en compagnie de ma canne & d'un bagage gros comme le poing! Je passe partout, je vois tout, je n'ai ni méthode, ni heure fixe, ni itinéraire; je vais devant moi tant que le cœur me dit, & quand l'ennui me prend, je reviens mettre ma canne derrière la porte, & te revoir,

flamme gentille, qui, sur un signe de ma volonté rentres dans l'âtre & causes avec moi.

LA FLAMME. Si l'indépendance est le premier bien dont l'homme au début de sa vie soit jaloux, lui suffit-elle? lui donne-t-elle, jour par jour, ce que demandent & son esprit qui se développe, & son cœur qui se révèle? Connais-tu la souffrance qui se rattache à l'être isolé? auras-tu toujours besoin de mouvement, d'émotions diverses? Non. Un temps viendra où vivre de toi-même, & pour toi-même, te fatiguera, où tu souhaiteras un devoir, un but. Ce temps, il est venu déjà, & c'est pour-quoi tu t'étourdis.

L'ESPRIT. Je m'étourdis, c'est vrai; j'ai assez de ma vie inutile. Je dépense sans remords, mais sans profit, de belles heures dont il ne me reste absolument rien. Je suis censé m'occuper; non, je suis trop libre de mon temps pour chercher à l'employer sérieusement sans que la nécessité m'y pousse. Ce serait l'œuvre d'un sage de la Grèce, ou mieux encore l'œuvre d'un saint; or, je ne suis ni grec ni saint. Allons! il faut pourtant être bon à quelque chose, au lieu de ne faire que se reposer ou se distraire. Se reposer de quoi? se distraire de quoi?... Je me marie; oui il le faut... c'est cependant bien effrayant. *Ce toujours*, cette persévérance, dans une voie toute tracée! quelle chaîne! quel esclavage!

Ici, la flamme bleue cessa de chanter comme si elle eût été triste, puis elle disparut. Gustave ne se croyait pas seul, il fut tout étonné, & pour faire revivre le tête-à-tête, il sauta sur ses pin-cettes, souleva adroitement le sommet de l'édifice & se mit à évoquer la petite enchanteresse. Elle revint de par-delà les ombres, plus guillerette que jamais, & se remit à voltiger.

Tout ayant été bouleversé par la savante man-œuvre de Gustave, un nouveau personnage entra, ce fut le cœur, qui lui aussi se glissa dans le grand fauteuil, en face du génie du foyer, & l'on causa.

LA FLAMME. Enfant que tu es, tu m'appelles, tu as besoin de moi, & tu hésites à faire entrer sous ta tente une compagne qui vivra de ta vie, qui attendra ton retour & qui ne me laissera pas mourir.

LE CŒUR. Je l'avoue, c'est folie. Quel charme, après une journée passée au dehors, quel charme de se sentir attendu! On marche plus vite aux abords de sa maison; on y trouve un visage ami, un sourire, quelque chose de pareil à ce qu'on apporte, de meilleur même, car la femme vaut mieux que nous: elle est plus dévouée. Ma pauvre femme! j'arrive, je l'embrasse; elle me gronde un peu parce que je suis en retard. Être grondé, c'est charmant, on est si sûr de recommencer le lendemain!

Néanmoins, on se repent, on s'avoue coupable, & après le plaisir d'avoir été grondé, on a celui d'être pardonné. On dîne à deux, & non plus seul avec cent personnes, dans un de ces ennuyeux restaurants où l'on épice tant la sauce pour faire passer la fadeur de l'existence. Un ménage, c'est

gentil, c'est rangé; point de folies, point d'excès, & pourtant des surprises, des petits *extra* pour faire sourire le maître, car, pour trouver de fines attentions, il n'est pas besoin d'être aux Visitan-dines. Parfois des amis rompent le tête-à-tête; on cause, on rit. Le lendemain, on va dans le monde.

Dans le monde, ce mot de convention a trois sens, selon la date. A vingt ans, il dit illusion; un peu plus tard, devoir; encore plus tard, corvée. Mais ce qui ne signifie rien pour l'homme seul reprend vie & intérêt quand il s'agit de présenter sa femme, une jeune femme élégante, aimable; on est flatté. La sympathie qui l'environne fait hon-neur au choix du mari. On voit cette jeune épouse occuper sa place dans une couronne de fleurs, comme une fleur de plus. Qui donc lui reproche-rait ces innocents succès? Sa gloire n'est-elle pas la nôtre? On passe agréablement quelques heures, ne demandant au monde que ce qu'il donne: pas grand'chose. Il ne faut pas être par trop philoso-phe. Les petites filles qui jouent avec leur poupée savent bien qu'elle est en carton, & s'amuse tout de même.

Quant à l'amitié, à la bienveillance, à la sûreté de rapports, ce sont les charmes du foyer. C'est pour-quoi, au sortir d'un salon brillant, on revient avec plaisir chez soi, avec sa femme; on est bien, on est content; on se distrait pour ainsi dire de la dis-traction... Je me marie.

LA FLAMME. Sois béni pour cette pensée. Si de bonne foi tu acceptes le joug, Dieu le fera léger.

L'ESPRIT. Je l'espère, car vraiment... il doit y avoir des pesanteurs étranges dans ce qui pèse toute la vie! Toute la vie!... non, ce n'est pas fait, je ne suis pas décidé, mais pas du tout. Le fond de l'homme n'est-ce pas l'inconstance? Je sup-pose, bien entendu, qu'on a fait choix d'une femme excellente, car, entre une mauvaise & une pierre au cou pour aller plus vite au fond de l'eau mieux vaut la pierre. Cependant, cette femme ex-cellente a ses petites idées qui ne sont pas tou-jours les nôtres; elle nous contrarie sans s'en douter, peut-être même en s'en doutant, le ha-sard est si grand, & la femme si mobile. Et puis il y en a qui sont futiles à l'excès, d'autres qui de-viennent capricieuses... Enfin, est-ce un non-sens que ce mot écrit, dit-on, par une main royale sur une vitre du château de Chambord?...

LA FLAMME. Cherche dans ta compagne le sérieux de la pensée sous les grâces de la jeunesse. Qu'elle ait connu d'abord le bien; que ses premières joies aient été les jeux de l'innocence, sous des om-brages écartés, loin des corruptions élégantes d'un monde qui rit de tout. Qu'elle te soit donnée par une main amie qui ait compté toutes les pulsa-tions de son cœur; que le devoir ait été sa règle, la vérité l'aliment quotidien de son esprit; que sa voix ait chanté les hymnes sacrées du saint lieu; qu'elle soit simple et naturelle comme une fleur trouvée dans un champ de blé; alors, tu assoieras

ta maison sur un roc, et tu pourras dormir aux bruits de la tempête.

LE CŒUR. Puisse le ciel t'entendre, ô mon doux génie! Que si je perds cette indépendance absolue dont je suis si jaloux, on me donne en échange le bonheur domestique...

LA FLAMME. Je n'ai pas tout dit : un temps viendra où, assis à tes pieds, un bel enfant te sourira. Tu n'as aucune idée des joies qu'apportera ton fils sous le toit conjugal. En lui tu aimeras sa mère. Le nouvel être, à toi confié par la bonté de Dieu, résumera le passé de ta famille, son présent, son avenir. Tu seras pour lui le représentant de la force; mais ta force assoupie par un amour de tous les instants ne lui pèsera point; lui aussi t'aimera, & pour ton enfant, tu deviendras capable de tous les sacrifices, de tous les dévouements.

LE CŒUR. L'homme doit être heureux, oui, bien heureux par son enfant. Cette continuation de lui-même, cet être qui passe par le chemin battu & s'en va, libre de se faire un chemin à lui! De ses parents dépend en partie la sûreté de son choix. Quelle attention! quel soin, quelle protection constante... Pauvre enfant! Ah! oui, je t'aimerai, toi & tes sœurs, car enfin ma maison sera pleine, animée, bruyante. Les tapageurs! comme je les ferai taire! & comme je serai content de voir qu'ils ne se taisent jamais, que rien n'éteint en eux cette surabondance de vie qui déborde en cris, en mouvements, en rires.

Je me vois à table, ma femme en face, &, tout autour, des enfants grands & petits, tous enchantés d'être au monde. Que leur manque-t-il? Leur mère est si bonne! moi je ne suis pas méchant. Notre position nous permet de leur donner mille jouissances; ils jouent, ils s'amuse. Ah! mes pauvres enfants, si vous ressemblez à votre père, quels bons diables vous ferez! On vous mettra au pas, de peur que vous ne nous rendiez fous, ma femme & moi... Ma femme! Ah! que ce mot est doux! C'est toujours là le point préoccupant; car, au bout du compte, on fait à peu près ce qu'on veut des enfants, mais la femme, on la prend toute faite.

Voyons, qu'est-ce qu'il me faudrait à moi? Il me faudrait une femme... bonne. Oh! c'est la première condition! Jolie... enfin qui me plaît. Une femme gaie, spirituelle, sensée, avec qui je puisse échanger mes pensées, sérieuses ou joyeuses, comme elles me viendraient. Une femme assez instruite pour me répondre, & pas assez pour se

lancer elle-même dans des questions scientifiques. Une femme assez poétique d'esprit pour voir autre chose que la matière sous toutes les formes; assez prosaïque pour ne jamais négliger l'ordonnance de ma table & mes boutons de chemise, deux choses sacrées pour un ménage! Une femme aimable avec tout le monde quand je suis là, & avec moi quand tout le monde est parti; qui sache me distraire, & aussi me consoler, car j'aurai mes noirs, j'en ai déjà à certains jours; si ma femme prend les mêmes jours que moi, je n'ai plus qu'à passer par la fenêtre.

Il faudrait aussi qu'elle se portât bien, oh! très-bien, je n'aime la tisane ni pour moi ni pour les autres. Donc, c'est entendu, une santé de fer, bonne mine, de l'embonpoint, de l'activité, de l'entrain. Je voudrais qu'elle fût musicienne, non pas seulement pour briller, mais pour me charmer, moi; c'est si doux un concert *pour un!* pendant qu'une bouillotte chante au feu, que les enfants dorment & que deux tasses sont là sur un plateau... Délicieux!

Je la voudrais aussi bon peintre; elle ferait mon portrait & celui de nos enfants. Ma femme aurait mes goûts, nous serions bons camarades. Pas de nuages, un ciel bleu. Je souhaiterais qu'elle n'eût aucun défaut; un défaut, même léger, c'est une laideur, & je veux son âme si belle! si belle! Enfin... une femme parfaite, c'est cela, oui c'est bien cela qu'il me faudrait.

LA FLAMME devint toute pâle, puis tremblante; elle jeta un dernier éclat qui ressemblait à un soupir & s'en alla.

L'obscurité était profonde. Un violent coup de sonnette arracha Gustave à sa rêverie.

— Ah! diable! qui vient là? Où suis-je? quelle heure est-il? fait-il noir!... mes allumettes?

Un second coup de sonnette! Il n'y va pas de main morte, celui-là... Eh bien? pas de soufre! Enfin! j'ouvre.

« Monsieur Gustave H...

— C'est moi.

— Vos livres de droit, monsieur.

— Mes li... Ah! c'est juste. Posez-les sur ma table, & donnez-moi l'acquit, voilà votre argent.

— Merci, monsieur. Bonsoir, monsieur.

— Bonsoir... Le monstre! Il a tout dérangé; j'avais ce qu'il me faudrait, il m'apporte ce qu'il me faut! »

M^{me} DE STOLZ.

(La suite au prochain numéro.)



REVUE MUSICALE

ALINA, REGINA DI GOLCONDA FESTIVAL COMMÉMORATIF D'HECTOR BERLIOZ COMPOSITIONS NOUVELLES

GOLCONDE, la ville aux trésors, a fait grand bruit dans le monde. Il y a près de cinquante ans qu'Aline, sa bien aimée reine, fut chantée à l'Opéra-Comique par le compositeur Berton, qui puisa dans son escarcelle d'assez nombreux billets de mille francs. Le libretto de cet ouvrage est d'une simplicité antique : un chevalier français, bel homme & bien tourné, s'éprend d'une jeune & naïve paysanne de la Provence, & lui promet de l'épouser; hélas! les paroles s'envolent & le chevalier en fait autant. Le voilà abandonnant sa belle & le pays des orangers. Où va-t-il? Là-bas, hors de France, dans de lointaines contrées, au delà des mers. Aline l'apprend, & se désespère; puis, décidée à tenter les aventures pour rejoindre l'inconstant, elle s'arme de courage & s'embarque à son tour. Mais elle a compté sans les pirates qui attaquent le vaisseau, s'emparent de la pauvre voyageuse & l'amènent comme esclave dans le royaume de Golconde. Là, elle est remarquée par le roi, qui l'épouse. Peu de temps après cette union étrange, le monarque meurt par accident; par conséquent Aline devient veuve. La loi commande à la jeune reine de faire choix d'un autre époux. Tous les grands seigneurs de Golconde briguent la faveur de remplacer le défunt. C'est en ce moment que le chevalier français arrive dans la ville, se fait présenter à la reine & reconnaît en elle la paysanne de Provence. Après mille embûches & traverses, les deux jeunes gens sont mariés à la grande satisfaction du bon public.

Ce petit poème servit à Donizetti pour écrire un opéra qui fit son apparition hors de France, il y a vingt-cinq ans. A cette époque, plusieurs morceaux en furent même édités à Paris. L'un d'eux, le duo du premier acte :

Bel pace, cel ridente,
Sesso amabile e vivace
Cavalier, sia guerra o pace
Non mi movo più di quà,

qui est écrit avec une verve remarquable, fut chanté par Lablache & Tamburini, qui y obtinrent un grand succès dans les concerts. Mais ce petit événement musical est déjà bien loin de nous.

C'est cet opéra de Gaëtan Donizetti que monsieur Bagier vient de rendre à la scène des Italiens.

La partition d'*Alina, regina di Golconda*, a été accueillie du public avec une faveur très-marquée. Le premier acte, l'air d'Aline, qui raconte les souvenirs & les joies de son enfance, dans son poétique pays :

Che vol ricchezza e trono
Quando sospira il cor!

est empreint d'une grâce indicible.

Le quatuor qui termine cet acte :

E un sogno, un delirio...

que rappelle d'une façon très-sensible l'air de la crêpe dans *Crispino e la Comare*, a été vivement applaudi.

Au troisième acte, où Alina & Wolmar sont, par une fantaisie du livret, retournés en France, sans sortir de Golconde, on a fort remarqué un duo où ils évoquent le souvenir de leurs premiers serments :

Restiamo, e mio bell' idole
Uniti ognor, restamio.

Un air chanté par Belfiore, à la fin du même acte, a été bissé par acclamation.

Enfin le rideau s'est baissé au milieu d'applaudissements unanimes.

Ce n'est certainement pas un chef-d'œuvre qu'*Alina, regina di Golconda* de Donizetti, mais il s'y trouve de charmantes pages.

..

Nous avons fait, l'été dernier, une biographie de Berlioz. Nous y avons dit, & nous le répétons, que ce compositeur, trop peu apprécié, avait toute la valeur d'un homme de génie.

« La vie, a dit Shakespeare dans *Macbeth*, n'est qu'une ombre qui passe; un pauvre comédien qui, pendant son heure, se pavane & s'agite sur le théâtre & qu'après on n'entend plus. C'est un conte récit par un idiot qui, après sa mort, ne

laisse pas le moindre souvenir. » Ainsi en est-il de beaucoup d'écrivains, de poètes, de compositeurs, dont les œuvres, écoutées légèrement ou peu comprises par les masses, ne sont restées que dans la mémoire des érudits.

Berlioz fut de ce nombre. C'était pourtant une intelligence & un caractère. C'était un musicien penseur. On a eu tort, selon nous, de le comparer à Wagner, plus grand quelquefois, plus obscur, plus impossible presque toujours. Les œuvres de Berlioz sont appréciables, celles de Wagner sont hors de l'humaine portée. Touche-t-il le ciel pour cela? Non, certes; mais il parle une autre langue que la nôtre, une langue de bronze, une langue bruyante & convulsive qui nous assourdit & nous écrase. Jusqu'à ce que le musicien de l'avenir produise dans notre pays une œuvre belle & saisissable, nous ne changerons pas d'opinion.

On reproche justement à Berlioz d'avoir fait trop peu de cas de la mélodie. C'est peut-être la raison qui l'a fait comparer à Wagner; & cette raison est insuffisante, dès qu'on passe en revue le nombre infini de ses compositions. Si les fioritures mélodiques de l'école italienne ne s'y remarquent pas, on est pénétré de l'ampleur de certains thèmes où le sentiment vrai domine, & de la multitude d'éclairs qui illuminent ses inspirations.

La pensée, chez Berlioz, s'échappe librement d'un cerveau qui n'admet guère la convention; il s'élance & plane dans le domaine de l'idéal. On le suit jusqu'à certaine hauteur, puis elle se perd dans l'espace, où l'on essaie en vain de la saisir.

Tel est le secret de l'impopularité de Berlioz. Mais tant qu'il est dans notre sphère, il est grand, poétique & lumineux. Il n'imité pas ce qu'il voit, il exprime ce qu'il sent. Il ne suit pas un chemin tracé, il écarte les ronces & il s'en fraie un. Ce n'est pas comme Wagner un prophète dans son nuage; c'est un navigateur téméraire à la recherche de pays inconnus. En un mot, il est humain. Nous sommes heureux de trouver ici l'occasion de formuler notre opinion sur les différences qui existent entre les deux compositeurs. Lorsque l'auteur du *Tannhäuser* nous donnera une œuvre à la hauteur de celles de Meyerbeer, nous nous inclinons devant son génie & nous saurons lui rendre une éclatante justice.

Au grand Festival de l'Opéra, l'individualité de Berlioz a conquis ses titres à la postérité. *Le Caprice*, qu'a chanté madame Gueymard, a des formes un peu vagues, il est vrai, mais quelle mélancolie profonde se remarque dans le début :

Si je n'étais captive,
J'aimerais ce pays,
Et cette mer plaintive
Et ces champs de maïs.

Et quel charme dans les accents pittoresques des dernières mesures.

Le duo de *l'Enfance du Christ*, chanté par Faure & madame Carvalho, est remarquable par

les accompagnements vifs & colorés de l'orchestre. Il y a là certains accents qui rappellent des passages du *Désert* de Félicien David.

Vient ensuite la *Marche d'Harold en Italie*, une belle inspiration de l'auteur, qu'on assure être une improvisation ex abrupto. On sait que la partie d'alto, si importante dans cette symphonie, fut écrite par Paganini, qui devint malade avant de la pouvoir jouer. Cette partie d'alto a été exécutée au Festival de l'Opéra par Vieuxtemps, qui l'a admirablement comprise & rendue.

Les *Troyens* sont encore trop dans la mémoire des dilettanti parisiens pour que nous ayons besoin de faire ici l'analyse de l'admirable septuor, qui y a été exécuté avec un bel ensemble.

Le duo de *Beatrix et Benedict* est ravissant. Quoique mademoiselle Nilsson fût encore sous l'empire d'une grippe obstinée, elle s'y est montrée infiniment remarquable; cette suave inspiration a été moins chantée par elle que sentie & soupirée.

L'ouverture du *Carnaval romain* a été enlevée.

Nous voici au serment des Capulets et des Montaigus, qui sert de final à la symphonie de *Roméo et Juliette*. Cette œuvre, conçue sur un plan neuf & inspirée dans un accès d'enthousiasme, qui dura sept mois, est la plus belle page de Berlioz. Elle fut composée en reconnaissance d'un don de vingt mille francs fait par Paganini au compositeur, afin qu'il pût vivre pendant quelque temps exclusivement pour son art.

Toutefois les honneurs du Festival ont été pour des fragments de la *Damnation de Faust*. L'air de Méphistophélès :

Voici des roses !

a été chanté par Faure avec une ampleur de style & une sûreté de méthode qui ont soulevé d'admiration la salle tout entière.

..

L'auteur de la *Balancelle*, Ch.-B. Lysberg, vient de publier une charmante pièce, le *Sphinx*, sorte d'étude de légèreté, qui demande un travail soutenu et d'où la mélodie semble éclore au milieu d'une gerbe de notes capricieuses et rapides.

L'Étude de genre, op. 110, d'Albert Sowinski, sera surtout appréciée des personnes d'un goût plus grave. C'est un succès d'autant mieux consacré que l'éminent pianiste-compositeur l'a fait entendre au concert qu'il a donné à la salle Herz. Un public d'élite a applaudi à la fois les œuvres & le maître. Monsieur Girod est l'éditeur de ces deux morceaux.

Madelinette la Faneuse, piquante bleuette dont la morale est le travail & la charité, est due à la verve poétique de monsieur R. de Lacroix, pour les paroles, et à celle de M. L. de Miramont, pour la musique.

En vente, chez Gauvin, une jolie berceuse : *Quand les Enfants dorment*, par madame Antonio Spinelli.

Signalons encore, en vente chez Ch. Gambogi, une de ces compositions où l'auteur des paroles peut revendiquer une légitime part de succès. Monsieur Raoul Lafagette a extrait de son recueil *Chants du Montagnard*, une pièce de vers d'une extrême distinction & intitulée *la Demoiselle*. L'auteur de la musique, monsieur R. Mattiozzi, a su y adapter une mélodie élégante autant que simple, qui traduit admirablement la pensée du poète.

..

Nous sommes heureux d'annoncer à nos abonnés que nous espérons publier bientôt une des œuvres de mademoiselle H. Wild, compositeur de musique religieuse pour orgue, piano & chant. — Nous reparlerons de cette artiste dont le talent, puisé aux sources des grandes traditions de l'art, a déjà reçu l'approbation des célébrités de notre

époque, & nous semble devoir éveiller l'attention de tout musicien sérieux. Sa *Marche funèbre* est une page énergique, d'un souffle puissant, où la richesse des harmonies se joint à une grande élévation de pensée & de style. — Ce morceau se trouve chez l'éditeur Flaxland.

Nous lisons dans le journal *la Réforme musicale* : « Sous le titre *Prière de douleur et d'espérance*, il vient de paraître un motet composé par monsieur J.-J. de Solène ; sur des paroles pleines d'onction du R. P. Lefebvre, de la compagnie de Jésus. Ce morceau offre tous les caractères de la véritable musique religieuse. »

Puisque nous avons nommé *la Réforme musicale*, disons en terminant que cette feuille, rédigée avec esprit & indépendance, nous semble une des meilleures qui se publient en ce genre.

MARIE LASSAYEUR,

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Les voilà accomplis, Florence, ces deux mariages, objets de tant de préoccupations ; l'un brillant autant que possible, l'autre plus humble, mais plus sympathique aussi... Puissent-ils être heureux l'un & l'autre ! pourtant, je ne te l'avoue pas sans une secrète honte, c'est bien plus le bonheur de notre chère & modeste Berthe qui nous préoccupe que celui de la belle Valentine.

Elle était superbe, cette belle Valentine, avec sa robe de faye à traîne qui n'en finissait pas, ses précieuses dentelles arrangées par les couturières en renom, d'une façon plus excentrique que jolie, & cette coiffure aussi nouvelle que compliquée, seyant cependant à merveille à sa physionomie mobile & fringante, à peine redevenue posée pour cette circonstance solennelle.

Mais combien notre Berthe, dans son exquise simplicité, paraissait plus gracieuse, plus digne & plus charmante ! Comme les fleurs d'oranger, le long voile virginal, la blanche toilette de mariée s'harmonisaient avec sa fraîche & candide beauté. Toute ma vie, je la reverrai, en imagination, parée de son costume.

Tandis que la belle Valentine conduite, ou plutôt escortée par un monsieur constellé de décorations, traversait d'un pas assuré, l'air altier, la tête haute, la foule qui se pressait pour admirer sa belle robe, dont elle dirigeait les ondulations avec la majesté d'une reine & la science d'une personne habituée de longue date à produire son effet, Berthe appuyée au bras du vieil ami qui représentait son père, franchissait le seuil de l'église avec cette contenance sérieuse, réservée, modeste, qui ne la quitte jamais, mais à laquelle les vives émotions du jour donnaient une animation inaccoutumée & une grâce touchante.

« La jolie mariée ! disait-on en la voyant, comme elle paraît douce & bonne !... Elle doit mériter d'être heureuse. »

Et chacun des curieux & des curieuses la suivait d'un regard souriant & sympathique.

Sur le passage de Valentine, au contraire, sais-tu ce que l'on murmurait.

« Oh ! la belle robe ! les superbes dentelles, c'est au moins une duchesse, ce te mariée-là ! »

Mais c'était tout ; personne ne songeait à former un souhait bienveillant pour un bonheur qui s'aff

firmait à si grand fracas, comme si c'étaient ces brillants dehors qui donnent le bonheur.

Marie, gentille à croquer dans sa robe de soie neuve, coquettement retroussée, a quêté avec son aisance ordinaire. On eût dit une bergeronnette qui voltigeait de chaise en chaise; son cavalier avait peine à la suivre, & c'est tout juste si elle ne devançait pas le suisse qui les conduisait l'un & l'autre. Je tremblais bien un peu de voir la belle bourse brodée d'or, qu'elle tendait avec une si gracieuse vivacité, s'échapper de ses petites mains gantées un peu plus juste qu'il ne fallait, & rouler avec tout son contenu par terre, mais heureusement il n'en fut rien, & elle put regagner sa place sans encombre, ce qui ne la sauva cependant pas d'une petite remontrance de sa sœur aînée sur l'étourderie de ses allures.

Mais peut-être aurais-tu préféré, chère Florence, à tous ces détails donnés un peu pêle-mêle, un compte rendu plus méthodique des deux mariages en question.

Cela, en effet, eût pu renseigner au besoin sur les usages usités en pareils cas dans notre bonne ville de Paris, celles d'entre nos amies qui, tôt ou tard, suivront l'exemple de Berthe et de mademoiselle de V... Heureusement il est encore possible de réparer le mal, et c'est ce que je vais faire en reprenant mon récit par le commencement.

Chez Berthe comme chez Valentine, après que les prétendues eurent été agréées & les clauses du contrat discutées, on fixa le jour de la signature de ce premier acte officiel du mariage.

Il y eut, à cette occasion, à l'hôtel des parents de mademoiselle de V... un brillant raout suivi d'un petit concert où chanteront quelques artistes en vogue : mesdemoiselles Krauss, Nilsson ; messieurs Faure, Nicolini, Capoul.

Chez Berthe, au contraire, les choses se passèrent simplement & entre intimes.

Nous signâmes toutes au contrat de notre amie, qui le voulut absolument, après quoi l'on prit le thé comme un autre jour ; puis, la fiancée nous exhiba, ravie, les modestes cadeaux que son prétendu lui avait offerts, le matin même, dans un joli meuble, ornement de leur futur salon. Cette chère petite avait exigé de lui la promesse de ne pas faire ce qu'elle appelait « *des folies*, » & elle ne lui avait permis, comme objet de luxe, qu'un gros bouquet de violettes doubles, ses fleurs de prédilection, pour embaumer le tout.

Les parents, les vieux amis avaient aussi choisi ce jour-là pour lui faire quelques présents qu'elle reçut avec une reconnaissance expansive & une joie d'enfant. Nous, ses compagnes de travail, nous lui donnâmes des ouvrages de nos mains, très-fiers de penser qu'ils contribueraient à l'embellissement de son gentil ménage. — En échange, elle nous offrit à chacune un petit souvenir.

Pendant que nous passions la soirée de cette agréable manière, Adrienne, en grands atours, étouffait des bâillements de fatigue & d'ennui chez

la belle Valentine. Le matin aussi de cet imposant contrat un domestique, de la plus aristocratique tournure, avait apporté à mademoiselle de V... les fastueux présents de son fiancé.

Tu sais qu'il est maintenant de mode que le mariage civil ait lieu un ou plusieurs jours avant le mariage religieux & que la mariée se rende à la mairie sans pompe aucune, vêtue de couleur & escortée de ses seuls parents, de ceux de son mari & de leurs témoins respectifs. Comme cette cérémonie du mariage civil n'entraîne à payer aucun droit, il est de bon goût de mettre une petite offrande dans le tronc pour les pauvres qui se trouvent dans beaucoup de mairies.

Une huitaine environ, après les deux contrats dont je viens de t'entretenir, Berthe & mademoiselle de V... agirent donc suivant cet usage, puis le lendemain, par une suite très-singulière de coïncidences, on bénit leur union en même temps à Saint-Roch.

Faut-il, Florence, te rappeler le cérémonial usité pour l'arrivée & le départ des mariés à l'église ?

La mariée, en quittant la maison paternelle, se place au fond de la première voiture, à droite, près de sa mère ou de l'amie qui lui en tient lieu. En face est assis son père & son plus proche parent.

Dans la seconde voiture est le marié avec sa famille.

Dans les suivantes, rangés comme ils le trouvent bon, les témoins & les invités ou parents, qui ne se sont pas rendus directement à l'église ; il est convenable, autant que possible, d'arriver avant les mariés.

Ceux des invités qui ont été priés par la famille du marié se placent à droite, derrière les membres de cette famille ; les parents les plus proches occupent des places réservées à côté de l'époux.

Les invités de la mariée se rangent de même, à gauche.

Les invitations, très-étendues d'ordinaire, ont été envoyées huit ou dix jours avant la célébration du mariage. Elles obligent ceux qui les ont reçues à une visite dans la quinzaine suivant la cérémonie ou simplement à une carte, s'ils ne sont pas en relations suivies avec la famille qui leur a fait cette politesse, ou ne souhaitent pas la fréquenter. S'ils ne peuvent se rendre à l'invitation, lettre d'excuse.

Pour entrer dans l'église & pour aller à la sacristie, où l'on signe l'acte de mariage & où les époux reçoivent les félicitations des amis de leur deux familles, la mariée donne le bras à son père, le marié à sa mère, & la mère de la mariée au père du marié.

Lorsqu'on regagne les voitures qui doivent reconduire au logis, l'ordre de cortège est interverti : c'est sur le bras du père du marié ou de celui qui le représente que la nouvelle épouse s'appuie. Le marié conduit sa belle-mère & le père de la mariée ou le cavalier de la mère de son gendre.

À la suite de la cérémonie religieuse, la famille de la mariée offre, en général, un déjeuner ou un

diner d'apparat aux témoins, aux parents & à un nombre plus ou moins grand d'invités au mariage, à moins que les époux ne partent immédiatement pour un voyage de noces. A ces repas, la mariée occupe la place d'honneur, entre son père et son beau-père. Vis-à-vis est le marié, entre sa mère & sa belle-mère.

Voyons, Florence, crois-tu que je t'aie bien tout dit ? Tu dois commencer à avoir assez de mon bavardage, aussi je te quitte au plus vite en me disant comme toujours

Ton affectionnée,

JEANNE.

P. S. — On s'est jeté *avec rage* sur notre numéro d'avril, dont nous avions oublié d'augmenter le prix. Aujourd'hui, presque tous les numéros dont nous pouvions disposer étant épuisés, je préviens nos amies que nous ne pouvons plus vendre le numéro d'avril que 4 fr., et l'*Enfant endormi*, sans le texte du journal, 3 fr. par exemplaire.

VISITE AUX MAGASINS

Le *Grand Marché Parisien* (1) envoie, au commencement de chaque saison, le catalogue de ses nouveautés à toute personne lui en faisant la demande.

Quand on n'habite pas Paris, il est facile, d'après cet album, d'adresser ses commandes à cette maison, qui expédie de suite & *franco* tout achat dépassant 25 francs.

En attendant que tu sois en possession de ce catalogue, je vais te citer quelques-unes des choses qui m'ont le plus frappée : Une étoffe soie extra, nuî-ti-tien (filles du ciel) unie ou à disposition, à 3 fr. 90 le mètre, et faisant des costumes charmants.

L'alcyonne, foulard tout soie, à 2 fr. 95.

Le drap de soie, tissu de très-belles nuances, & dans les étoffes ordinaires, la toile japonaise, le valenciens, le gros de Limerick, etc. Jamais on n'a fabriqué autant de jolies étoffes & à des prix aussi modérés. Tu trouveras rue de Turbigo, pour faire des robes du matin, des tissus très-solides aux prix de 45 & 50 c.

Une véritable occasion aussi, ce sont des jupons tout faits en toile de coton, volant gaufré, 4 fr. 90 & 8 fr. 95.

En fait de gants, cravates, nœuds de rubans, corsets, etc., il y a tout ce qu'il est possible de réunir & d'imaginer.

A cette époque de l'année, au moment où l'on songe à partir pour la campagne, il est important

de s'occuper des étoffes d'ameublement, soit que l'on veuille changer ou seulement rafraîchir les tentures & les rideaux des habitations dans lesquelles on va s'installer pour la saison.

La cretonne est généralement l'étoffe préférée. J'en ai vu là d'extrêmement jolies. L'assortiment complet des échantillons est immédiatement envoyé aux personnes qui en font la demande. Il y en a depuis 95 centimes. Pour avoir une bonne qualité, bon teint, il faut mettre de 1 franc 75 à 3 fr. 75.

Les dispositions sont très-belles & très-variées. Il y a des fonds rouges superbes avec dessins de style ancien; des fleurs Pompadour, des fleurs orientales, des rayures cachemire, de larges rayures mauresques. Des dessins gris sur fond rose de Chine, des dessins bleus sur fond gris, de petits dessins cachemire sur fonds gros bleu, ponceau écu, etc.

La cretonne est assez forte pour recouvrir les meubles.

Le *Grand Marché Parisien* a des couverts rayés, très-solides, avec lesquels on peut faire des rideaux, des stores & des housses pour des meubles défraîchis que l'on ne veut pas encore faire recouvrir. Ces couverts sont très-frais & fort bon teint.

La perse est un peu passée de mode; il y en a néanmoins de jolies, & garanties bon teint à 1 fr. 25 centimes.

J'ai remarqué, dans les étoffes de laine, le tom-bouctou, rayures algériennes en travers, depuis 1 fr. 45 jusqu'à 3 fr. 25.

De la pékinade, étoffe brochée, rayures algériennes également, mais en long, de 3 fr. 75 à 12 fr. De la bourre de soie avec dessins orientaux, des reps unis, etc. Il y a un grand choix de bordures de rideaux en petites bandes étroites, ayant les plus jolies broderies de soie.

La *Grande Maison de Blanc*, boulevard des Capucines possède un très-grand nombre de modèles de robes de chambre & de peignoirs du matin.

Les robes de chambre se font à plaques & à très-gros plis par derrière, en forme Princesse, avec ou sans pèlerine, à ceinture & à basque, ou tout bonnement en jupe & long paletot.

L'étoffe la plus employée pour cette saison est le piqué blanc, uni ou à petits dessins. On la garnit de valenciennaise ou de guipure, d'entre-deux de broderies, de festons, etc., etc.

On voit des robes de chambre plus solides & moins salissantes : en cachemire à dessin de l'Inde, en cachemire uni brodé, en flanelle, en popeline unie ou écossaise. Tout cela très-bien fait.

Les peignoirs en jaconas ou en batiste ont aussi une forme excellente & sont admirablement bien confectionnés.

Je te recommanderai encore des filets blancs, commodes pour le matin, quand on n'a pas le temps de se coiffer entièrement.

(1) Rue de Turbigo, 3, & rue Française, 1.

Ils sont très-joliment arrangés sur le devant, avec une double ruche de guipure ou de valencienne, traversée d'un petit nœud de ruban ou de velours, assorti à la robe de chambre.



Les toilettes printanières sont quasi orientales. Le crêpe de Chine est à l'ordre du jour & du soir. On en fait des costumes de promenade, aussi bien que des tuniques de toilettes de bal. Le véritable crêpe de Chine est très-souple, très-épais & inchiffonnable. L'*Union des Indes*, soumit la première pièce de crêpe de Chine à l'Impératrice. Sa Majesté jugea d'un seul coup d'œil le parti qu'elle pouvait en tirer. Le succès du crêpe de Chine était donc assuré.

Après avoir eu la priorité de ce magnifique tissu, cette maison a fait fabriquer exclusivement pour son comptoir franco-indoustan, un crêpe de Chine unique, tellement épais qu'on dirait en le comparant à celui de l'année dernière, que deux tissus sont réunis ensemble.

Signalons encore deux tissus de provenance indienne, le Sagalien & le crêpon de l'Inde.

Le sagalien est un foulard dépassant comme force & comme souplesse tous les autres foulards. Ce sera le tissu privilégié des costumes de promenade, de villes, d'eaux & de bains de mer. Il en sera de même du crêpon de l'Inde, ayant le crêpé & le grenu du crêpe de Chine, tout en étant plus épais & ayant plus de consistance. Il ne faut donc pas confondre le crêpe de Chine & le crêpon de l'Inde car ce sont deux tissus différents.

On revient aux rayures, aux petits pois & aux mille raies. Les foulards écrus, garnis de velours & de valencienne produisent encore des robes d'une grande distinction.

Pour les robes de chambre printanières, l'*Union des Indes* a édité deux nouveaux foulards cachemire, dont le coloris & les dessins sont le nec plus ultra de la fabrication indienne.

Vous en pouvez juger vous-mêmes en demandant des échantillons à monsieur Le Haussel, propriétaire de l'*Union des Indes* (1), qui vous enverra *franco* une magnifique collection de plus de six cents dessins.

Trois médailles décernées à M. Le Haussel : la première à Paris, 1867, par la société des Sciences industrielles ; la seconde au Havre, 1868 ; & la troisième, Paris, 1869, nous semblent la sanction des éloges que nous venons de donner aux produits de cette maison.

(1) Rue Auber, 1.

MODES

COSTUMES ET CONFECTIONS de la maison DES-CHAMPS, 2, rue de Sèvres, faubourg Saint-Germain.

Cette maison, déjà si anciennement connue dans le faubourg Saint-Germain, vient d'agrandir considérablement ses magasins, & peut offrir à sa clientèle, depuis les plus simples lins, mohair, etc., jusqu'aux plus belles étoffes pour grandes toilettes. Elle a une grande variété de costumes & confections des plus riches modèles, parmi lesquels nous avons fait notre choix pour notre planche du printemps, choix bien difficile au milieu d'une si belle collection ; aussi n'avons-nous pu sortir de notre indécision qu'en faisant prendre huit modèles au lieu de cinq, que nous publions tous les ans.

Nous avons choisi, pour notre planche, de très-beaux modèles avec garnitures riches pour grandes toilettes ; mais on trouve aussi chez M. Deschamps de charmants costumes pour jeunes filles & pour toilette d'été, depuis 60 fr., garnis & ornés dans le meilleur goût. — Les personnes de la province peuvent demander à cette maison des échantillons, & quelques détails sur le genre de costumes & de garnitures ; tous les renseignements leur seront fournis avec la plus grande complaisance. On expédie franco les échantillons & les achats de 60 francs & au-dessus.

Marguerite. — Ce paletot est en cachemire, il est orné d'une ruche à la vieille à plis contrariés. — Cette ruche est bordée des deux côtés d'un liséré en satin, & garni dans le bas d'une frange torsée ; la manche est large ainsi que l'emmanchure, qui est entièrement couverte par la ruche ; ce vêtement simple & distingué peut être porté avec toutes les toilettes, soit avec une robe en foulard avec haut volant à larges tuyaux, soit avec une robe de laine il ferait également un charmant costume en étoffe unie lins, bengaline, etc., pareille à la robe.

Henriette. — Basquine avec revers & pèlerine ; la basquine est en faye noire, ornée de Chantilly ; elle est ouverte devant ; les revers sont garnis d'une dentelle surmontée de deux biais en satin ; sur la pèlerine pointue retombe un flot de dentelle, à la pointe un motif de passementerie la fixe à la taille ; la manche est plissée dans le bas ; les plis sont retenus par une agrafe en passementerie ; la ceinture est fixée devant par deux motifs en passementerie ; en remplaçant la dentelle par un tuyauté bas ou un effilé, on transformera facilement cette basquine pour toilette de jeune fille, en la faisant en étoffe pareille à la robe, & remplaçant les biais en satin par des biais en taffetas de la nuance de la robe. Celle qui accompagne la basquine dans notre dessin est en faye avec haut volant arrêté par un double biais en satin ; la tunique est à revers.

Alice. — Costume en poils de chèvre. Ce charmant costume mais est orné d'un volant remontant sur le de-

vant de la jupe; la tête du volant est formée par un tuyauté maintenu par un velours marron; le même tuyauté, avec velours, est répété deux fois au-dessus du volant en suivant les mêmes contours; les pans de la ceinture sont garnis du même volant; le petit paletot droit fendu à manche large est orné de même.

L'Habit. — Casaque en faye garnie d'une frange torse surmontée d'une ruche effilée des deux côtés; les pans sont ouverts sur un large nœud avec pans garnis comme l'habit; la manche, large du bas, est froncée sur un revers ouvert bordé de la ruche plus petite; la robe est en taffetas à rayure pékin.

Joconde. — Ce modèle, riche & élégant, habille parfaitement les personnes minces; devant, le pan est garni d'un effilé gland tors; le double pan, qui retombe en arrière, est orné d'une guipure surmontée d'une passementerie au crochet à jours; trois flots de rubans avec passementerie sont posés dans le dos & entourés d'une guipure; au bas de la manche, la guipure, surmontée de la passementerie, simule revers. Ce vêtement, très-habillé, doit être porté avec une robe en étoffe de soie de très-belle qualité.

Mante à la paysanne. — Mantelet en cachemire orné d'un haut volant en cachemire liséré de satin, garni d'une guipure; devant, le bas des pans seul est garni d'un haut volant avec guipure basse; la pèlerine plissée qui simule le capuchon est garnie d'une guipure basse comme celle des pans; les plis sont retenus par un motif en passementerie; l'encolure est bordée d'une ruche en cachemire liséré. Ce pardessus peut être porté en toilette ou demi-toilette, selon la robe & le chapeau qui l'accompagneront.

Glaneur. — Costume en sultane, robe ornée d'un haut volant en biais, surmonté de trois biais en taffetas noir lisérés de blanc, retenus sur les côtés par des nœuds faits avec le biais liséré; la casaque avec pans retournés est garnie d'un effilé surmonté du même biais; la pèlerine est garnie de l'effilé avec biais; deux nœuds dans le dos rappellent ceux de la jupe; la manche est fendue dans le bas sur les deux coutures, & retenue par des nœuds réunissant les biais. Cette casaque en faye noire est fort élégante, soit avec une robe foncée, soit avec la robe en faye noire.

Frou-Frou. — Tunique en faye formant pouff, ornée d'une dentelle surmontée d'un plissé; un plissé plus large bordé d'une dentelle basse forme tête; dans le dos, flot de dentelle avec chou de ruban à la pointe; manche large, avec parement ouvert dans le bas, garnie du large plissé avec tête; robe en faye avec haut volant surmonté d'une tête formée par des rouleautés en faye. — Ce vêtement, en étoffe de soie unie, avec robe pareille ornée d'un volant de dentelle surmonté du même plissé, fait une toilette très-élégante & très-habillée.

CHAPEAUX DE LA GRAVURE

Madame Laure, 1, boulevard des Capucines, nous a fournis les charmants & élégants modèles qui accompagnent les toilettes de notre gravure.

Première toilette. — Chapeau en crêpe plissé garni de Chantilly, touffe de pavots avec aigrette.

Deuxième toilette. — Chapeau printanier paille belge, bordé d'un velours sur le côté, plissé en velours, panache fixé sur le devant par une agrafe à pointes d'acier.

Troisième toilette. — Chapeau en crêpe avec bouillonné, bordé des deux côtés d'un velours, calotte relevée, terminée par un pli fixé par un velours, le plissé est bordé d'une dentelle.

Quatrième toilette. — Chapeau dentelle noire; diadème plissé garni d'une dentelle; touffe de plumes noires avec boutons de roses sur le côté.

Cinquième toilette. — Chapeau en crêpe de Chine, calotte plissée; le plissé prolongé simule un petit bailet, draperie en crêpe de Chine avec effilé, aigrette en velours entourée d'une dentelle, entremêlée de feuilles brûlées.

Sixième toilette. — Chapeau en gros grain, avec draperie en ruban liséré de satin, garnie de dentelle.

Septième toilette. — Double plissé en ruban formant diadème, avec nœud à longs pans, touffe de fleurs des champs.

Huitième toilette. — Chapeau en dentelle, avec calotte garnie d'un double rang de dentelle, petite touffe de plumes.

CINQUIÈME CAHIER

Entre-deux — Écusson avec M. P. — Applique — M. T. — Bavoire — Fanny — Irène — Carré, crochet & mignardise — Corbeille baguier, carton Bristol — Portemontre pelote — Ruche-feuilles — Clémentine — Parure — Écusson avec R. M. — Marie — B. V. avec couronne de comte — C. M. — Corsage pour robe de maillet — L. R. avec couronne de marquis — Étoile, broderie russe — R. V. — Dentelle renaissance — Cravate frivolité — Coussin en lampas — Bande pour jupon — Nathalie — Écusson avec L. C. — Écusson avec G. C. — Clotilde — Mouchoir feston.

PLANCHE V

GRANDE PLANCHE DE PATRONS, CONFECTIONS ET COSTUMES

Premier côté.

Henriette. — Basquine à revers & pèlerine.

Alice. — Paletot droit.

Joconde. — Tunique à double pan.

Mante à la paysanne. — Mantelet avec pèlerine formant capuchon.

Deuxième côté.

Marguerite. — Paletot pour dame âgée.

L'habit. — Basquine.

Glaneur. — Casaque.

Frou-Frou. — Tunique.

Les abonnées à l'édition hebdomadaire & à l'édition verte recevront pendant ce mois les patrons suivants :

PLANCHE VIOLETTE

Robe du matin pour jeune fille de 12 à 14 ans.

Jaquette d'été pour garçon de 12 à 13 ans

Corsage de la première toilette de la gravure 3749.

Paletot droit pour jeune fille de 12 à 14 ans.

PLANCHE DE PATRONS

A PIÈCES INDÉPENDANTES ET POUVANT SE DÉCOUPER

Tunique avec basque simulant paletot.

LOGOGRIPE

Je suis le maître du tonnerre
Lançant & la foudre & l'éclair ;
Je règne au ciel & sur la terre
Et je suis craint jusqu'au fond de l'enfer.
Pourtant, ma puissance divine
Souffre des échecs quelquefois :
L'aveugle Destin me domine,
De la nécessité je dois subir les lois.

Malgré mon air terrible & ma barbe superbe,
Je porte jupe, &, croiriez-vous ?
J'ai peur ; peur de ma femme au caractère acerbe !
J'inquiète, il est vrai, souvent son œil jaloux.
Mon exemple est fatal à mon céleste empire.
En moi cherchez le mieux, vous trouverez le pire ;
Si je promets beaucoup, je ne donne que peu ;
Et, pour finir, ne puis vous offrir rien qu'un jeu.

Le mot de l'Énigme d'Avril est : *SOU*.

EXPLICATION DU RÉBUS D'AVRIL : Il n'est mal dont bien ne vienne.

RÉBUS

1869





Revue et l'éditeur imp. r. cardinal, Londres, 55, Paris

3750

Modes de Paris **Journal des Demoiselles**

ET PETIT COURRIER DES DAMES

Réunis

Paris Boulevard des Italiens, 1.

Modes de la M^{me} Laure, 1. B. des Capucines - Ctoffes du Grand Marché Parisien - 3. r. Carbu - Corsets de
M^{mes} de Vertus, sœurs, 27. Ch. d'Autin - Parfumeries de la M^{me} Tannet et Meyer, 30. B. des Italiens
Ayuntamiento de Madrid
Bruxelles Desterbecq Rue du Casino, 9. Porte de Cologne S.B. Fuller, 61. Pall Mall, London. Amsterdam Desterbecq Vyzelestraat 8. 149



3749

Modes de Paris
Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES

Réunis

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

*Coiffes de M^{me} Ricard, 38, r. Richelieu - Passementeries de
 la Ville de Lyon fournisseur de Madrid
 Chaussée d'Antin - Corsets de M^{me} Lioty, 3, Place de la Madeleine*

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

ÉDITION BI-MENSUELLE

MODES, TRAVAUX, ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MODES

Voici la véritable époque de l'année pour s'occuper de robes et de toilettes.

Le printemps fait penser à la jeunesse; commençons par les toilettes de jeunes filles. « A tout seigneur, tout honneur. »

Cette année, on fait beaucoup de fort jolis costumes en linos, en grenadine ou en foulard. J'ai vu un charmant costume en foulard lilas et blanc; tous les ornements en taffetas lilas; la jupe à volants rouleautés de taffetas; sur cette jupe, une seconde jupe, plate devant; elle bouffe par derrière, mais d'une façon nouvelle; elle est taillée en trois parties, sans paniers. Le corsage a deux basques qui retombent sur les trois parties de la basquine. Devant, le corsage ouvert avec une dentelle de Bruges. Les manches pagodes se font à la plupart des costumes; il y a cependant des femmes élégantes qui les refusent; elles ont alors la manche ordinaire, un peu large et très-garnie.

Deuxième costume de jeune fille: en linos gris souris: trois volants surmontés de plissés à la vieille; basquine très-courte, ne commençant qu'aux dessous de bras et bouffante, garnie d'un petit volant ourlé. Paletot — de la forme ordi-

naire — coupé dans le dos et sur les côtés, garni d'un volant; manches pagodes; ceinture de couleur ou en linos gris.

Il est nécessaire d'entrer dans quelques détails sur cette addition de seconde jupe; elle est indispensable et se fait de plusieurs façons: souvent tout a fait plate devant; d'autres fois — et c'est le nouveau genre — comme les robes sont très-garnies devant, la petite jupe en question n'est plus qu'un morceau d'étoffe arrangé avec un art infini que la description ne peut rendre que très-imparfaitement; tout le charme d'une toilette dépend de ce chiffonnage artistique; ce que je dois constater, c'est que la manière de draper cette petite jupe est extrêmement simple; en l'essayant chez une habile couturière, on est tout étonnée qu'avec trois épingles elle achève son œuvre; on coud ensuite, en dessous, des rubans pour remplacer les épingles, qui n'étaient que provisoires; les rubans de la ceinture sont composés de coques, souvent mêlées avec de l'étoffe pareille à la robe.

Troisième toilette de jeune fille: pour dîner ou soirée: la gaze de Chambéry est commode pour ces toilettes parées. C'est une étoffe que l'on

pourrait dire inusable; elle ne se fane et ne se détériore qu'à la longue, et se nettoie parfaitement. Je conseille donc une gaze de Chambéry blanche, à raies satinées, ou tout unie : ce qui est plus habillé; il faut alors la choisir rose, bleue ou lilas, parce que la gaze de Chambéry blanche, unie, a l'air d'une robe de bal.

Le costume que j'ai vu est en gaze blanche, rayures satinées; choisir la gaze blanche est une économie bien comprise, parce que le blanc ne marque pas comme les autres couleurs.

Toujours la robe à volants; nous la ferons à traîne, c'est plus élégant pour grande toilette. Corsage décolleté, garni de ruchés de taffetas blanc et de gaze unie ou à raies. La deuxième jupe, ajustée sous la ceinture, sera détachée, parce qu'on pourra, ainsi que je vais l'indiquer tout à l'heure, s'en servir pour un autre costume.

Cette deuxième jupe, très-bouffante derrière, est garnie de ruchés de taffetas et d'un volant de gaze. — Lorsqu'on ne veut pas mettre la robe à traîne, on peut employer la basquine en deuxième jupe, sur une jupe de taffetas à volants; jupe rose, noire ou grise. Cela fait alors une jolie toilette, moins habillée, et très à la mode, cette année. Le corsage montant doit être ouvert devant et garni d'un ruché comme la casaque.

..

Les toilettes de jeunes femmes sont très-ornées, soit avec les dentelles de Bruges, si à la mode aujourd'hui, soit avec des garnitures sur le devant de la jupe principalement. Ces toilettes habillées sont presque toutes rondes; on ne porte plus la traîne que le soir, en grande parure.

Le cachet spécial des costumes, c'est le genre Watteau, dans la forme et même dans le choix des couleurs. La mode n'a pas, du reste, de loi absolue.

Je citerai encore deux toilettes bien différentes, toutes deux portées aux dernières courses par deux dames du plus grand monde, toutes deux à la mode.

On croirait peut-être que le costume dont je vais parler a été critiqué et remarqué comme étant d'une certaine excentricité, on se tromperait. En calèche, dans tout son ensemble, admirablement bien porté par madame ***, il a paru charmant à

tout le monde : il se composait de trois couleurs de faves : prunes de Monsieur, écru et lilas. Le petit habit Watteau couleur prune, était relevé en bouffants à la bergère; il était garni de volants ruchés d'écru et de lilas; devant il y avait un jabot de dentelle et les mêmes ruches; les manches très-garnies et pas larges. Le chapeau — style Watteau, comme tout le costume — était en paille d'Italie, relevé sur les côtés et par derrière; les retroussis étaient doublés de taffetas lilas; un bouquet de lilas sur le sommet, et des herbes vertes, en traîne, retombant sur les nattes derrière.

Le deuxième costume avait un cachet tout opposé : il était en fave couleur fauve, et crêpe de Chine même couleur. Les deux étoffes ayant un différent reflet produisaient l'effet de deux teintes; tout le crêpe de Chine orné de fave et de belles franges à grelots; le jupon de fave garni de volants et de plissés. Chapeau de paille à la Henri III, avec longue plume couleur fauve, et une rose mousseuse près de l'oreille. Une casaque en fave de couleur fauve était posée sur le costume; elle était très-courte, ouverte en trois parties par derrière et garnie de ruches et de volants.

..

Les costumes simples se font en laine; toute femme élégante a son costume de laine, ordinairement en gris avec des garnitures et le petit paletot. Quand l'été sera venu, on ne mettra pas de paletot; une basquine ajoutée sous la ceinture est suffisante pour le remplacer.

..

Quelques remarques nécessaires sur les changements opérés dans la coupe des robes.

On a changé la coupe des épaulettes aux entournures. Elles sont taillées comme aux redingotes d'hommes; on voit que les tailleurs se mêlent de nos modes.

Les corsages ont pour la plupart des basques plates devant et à gros plis derrière.

On découpe les volants à dents pointues; ils se garnissent souvent en biais de même couleur; quelquefois d'une teinte plus foncée ou plus claire. Le marron garnit également le gris ou le vert.

J'ai vu un joli costume gris, à volants dentelés, rouleautés de taffetas marron.

Un autre en taffetas vert foncé rouleauté de vert clair; la ceinture vert clair, doublée de vert foncé; le même costume, tout garni de ruches couleur feutre.

Le feutre est une jolie nuance pour les toilettes d'été. Les ceintures de couleur se portent également sur le feutre.

Nous avons, cette année, beaucoup de variété dans les étoffes nouvelles, laines, soieries, gazes de toutes sortes. Le *Grand Marché Parisien* (3, rue de Turbigo) a le plus grand choix en ces différents genres : lins de tous les gris, toutes les nuances havanaises, feutre, vin de Bordeaux, prune, écru, etc. Le mohair, la sultane, des gazes de Chambéry rayées ou unies, des mousselines imprimées, etc.

On envoie *franco* sur échantillon toutes les étoffes demandées, costumes faits sur mesure et confections. J'ai remarqué surtout au comptoir des soieries le taffetas Raphaël, la plus solide des soieries noires; il y en a de deux sortes : le taffetas brillant à 7 fr. 75 c., et le taffetas mat à 10 et 12 fr.

Il y a encore un comptoir important à signaler : c'est celui des tapis, moquettes, pour maisons de campagne; les perses anciennes, depuis 1 fr. 75 c., et les perses calendrées à 95 c., etc. Ces étoffes bon marché sont de charmantes tentures avec les mobiliers de campagne.

Le *corset-cage* est une nouvelle invention dont on ne peut assez vanter les avantages hygiéniques. Il est à jours et soutient la taille sans la comprimer. On comprend tout de suite ce que cette disposition et cette coupe ingénieuse ont de précieux pendant l'été.

Un autre genre de corset très-recommandé, c'est le corset *sultane*, en coutil fin et souple; on le fait en ceinture ou en corset long, à volonté.

Une des grandes spécialités de la maison de Plument, rue d'Aboukir, 9, ce sont les corsets d'enfants. On sait toute l'importance d'un corset bien fait, pour les petites tailles délicates.

Nous trouvons aussi dans cette maison les cos-

tumes de bains de mer, laissant à la taille toute sa souplesse, et contribuant à faire valoir par leur coupe heureuse la grâce et l'élégance de la toilette.

La soie de Palestine est une nouvelle soie que souvent l'on préfère à la laine, car elle est beaucoup plus jolie, plus agréable et plus douce à travailler. — On trouve le choix le plus complet des soies de Palestine au magasin de *Notre-Dame-de-Sion*, maison de tapisserie en tous genres, 116, rue du Bac.

C'est là que j'ai vu aussi de ravissants dessins échantillonnés sur coutil, sur soie et canevas. Je citerai encore la broderie guipure, le point de Venise, le point de tulle, dont on fait des cols, des bordures de mouchoirs, des coussins élégants; puis, les carrés en guipure, en broderie moyen âge, pour couvre-pieds et rideaux. Tout cela est échantillonné et peut être envoyé sur demande affranchie.

Un ouvrage de ce genre est d'autant plus précieux à emporter à la campagne ou en voyage, qu'il est souvent établi sur une très-petite dimension et ne tient pas de place. On le porte avec soi partout, il ne gêne jamais.

La broderie sur coutil, en soie ou en laines nuancées, est toujours recherchée; c'est un ouvrage amusant, qui n'est pas difficile à faire. — J'ai vu à *Notre-Dame-de-Sion* des bandes pour rideaux, des coussins de canapé, des petites robes d'enfants que j'ai trouvées charmantes et que je signale comme nouveautés.

COSTUMES D'ENFANTS

Depuis longtemps les enfants n'ont pas été aussi bien habillés, les petites filles surtout. On en faisait des poupées vivantes, entourées de cercles d'acier, pomponnées de rubans et de fleurs; cette exagération est heureusement démodée aujourd'hui, au grand avantage des enfants d'abord, et de l'économie ensuite.

Les petites filles n'ont plus de crinoline; un simple jupon empesé compose tout l'échafaudage

de leur petite toilette. La robe est quelquefois plissée à plis russes, pour les enfants de deux à trois ans; mais, à partir de trois ans, la jupe est courte, taillée à plat devant, et garnie d'un ou deux petits volants. Le paletot cintré, ouvert comme les nôtres, et le chapeau de paille enroulé d'un voile. Le modèle de cette année est relevé derrière, comme le tricorne; devant, même forme que les nôtres.

Le mélange de la laine et du taffetas est ce qui habille le mieux une petite fille pour sortir. Le rouge est toujours à la mode : gris et rouge — toilette toute rouge — écossais, noir et blanc, noir et rouge, rouge et blanc — tout blanc, en mohair pacha, etc.

Jolie toilette de petite fille de trois ans : — robe de popeline bleu uni; l'ornement en taffetas à carreaux bleus et blancs; les biais de taffetas sont entre les deux volants de popeline; le petit paletot bleu, avec le même ornement; large ceinture, pas très-longue, en taffetas à carreaux; corsage carré, dans lequel est placée une chemisette brodée; chapeau de paille belge avec des petits pompons bleus; au sommet, un bouquet de muguets.

Autre costume : petite jupe de taffetas rouge sur une robe de percale brodée, à trois volants garnis de valenciennne; ceinture rouge.

Les cheveux sont retenus par un velours ou un ruban étroit, noué tout simplement sur la tête ou fermé par un petit pompon.

EXPLICATION DES GRAVURES

N° 3749

Première toilette. — Robe de faye à traîne, ayant à toutes les coutures un plissé en faye doublé de velours et un nœud de faye. La basquine a le même ornement, et, de plus, une haute frange de soie; le corsage montant, à pointe, garni de velours; les manches ont également du velours comme la jupe, et un nœud au coude. — Chapeau bordé de velours et plumes.

Deuxième toilette. — Robe de crépon; corsage à gilet avec lisérés de satin; manches larges avec les mêmes lisérés, et dessous en dentelle. — Chapeau orné de rubans et dentelle; fleur sur le côté.

N° 3750.

Première toilette. — Costume en taffetas de printemps; tous les ornements de même étoffe et effilés dans l'étoffe. — Corsage carré garni de dentelles de Bruges. — Manches ouvertes jusqu'au coude, avec dentelle au bord.

Deuxième toilette. — Robe de popeline d'été, garnie de volants en taffetas plissés au fer. — Basquine de même couleur que la robe, doublée de taffetas pareil à celui des volants. — Manches larges doublées de même. — Chapeau de paille de riz, orné de branches de lilas blanc.

A ce numéro sont jointes les gravures 3749 et 3750, et pour les Abonnées à l'ÉDITION de 20 fr. à Paris, et 24 fr. dans les départements, *édition verte* — deux planches de patrons : la première planche donnant les modèles suivants :

PREMIER COTÉ.

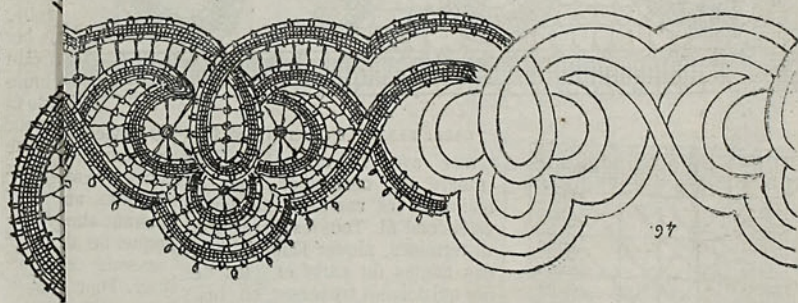
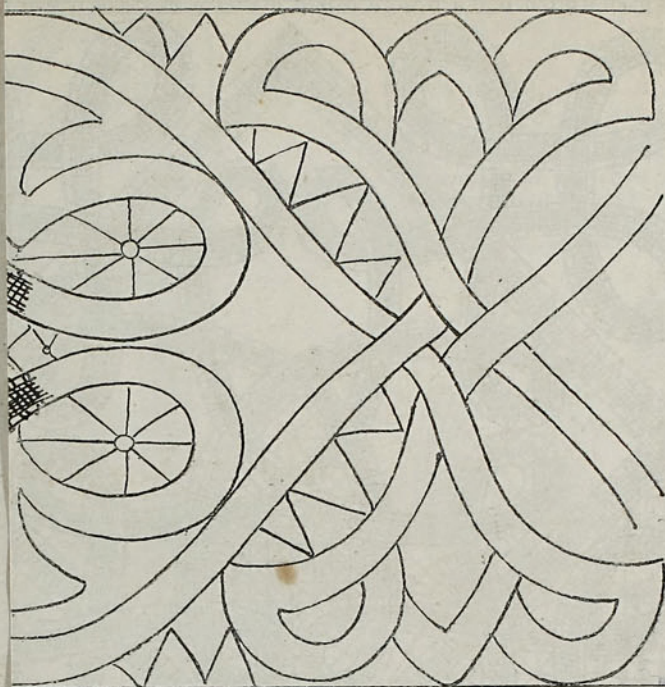
Jaquette d'été pour garçon de 12 à 13 ans.
Robe du matin pour jeune fille de 12 à 14 ans.

DEUXIÈME COTÉ.

Corsage de la première toilette de la gravure 3749.
Paletot droit pour jeune fille de 12 à 14 ans.

La seconde planche donnant les patrons suivants à pièces indépendantes & pouvant se découper :

Tunique avec basque simulant paletot.



N° 4. DENTELLE GUIPURE.

fil cœur de lin 100.
comme pâle ou des-
dès sortes de galon ; le
côté ainsi que le carré
côté les enroulements,
côté N° du 12 Mai deux
no avec pattes, l'autre
tra
poi
qui, 88, rue de la Vic-
dès dentelle et les fils
en ages qui nous vien-
que

N° 10. POINT QUADRILLÉ AVEC ROUES INTÉRIEURES

Faites le cordonnet intérieur puis lancez des fils, afin de former le quadrillé intérieur qui sert de fond pour faire les roues. Il est inutile d'expliquer que l'on fait un point de cordonnet sur chaque fil lancé afin de revenir au point de départ. Une fois le quadrillé fait, ramenez l'aiguille au point de réunion des fils, là où ils se croisent, et faites une roue en passant alternativement l'aiguille en-dessus et en-dessous de chaque fil ; faites sur le fil des points de cordonnet pour arriver à la place où vous devez faire les autres roues. Le point quadrillé avec roues intérieures est représenté au modèle n° 10. Le quadrillé qui sert de fond est fait et les roues commencées.

velours ou un
sur la tête ou

ES

raîne, ayant à
blé de velours
me ornement,
corsage mon-
ches ont éga-
un nœud au
lumes.

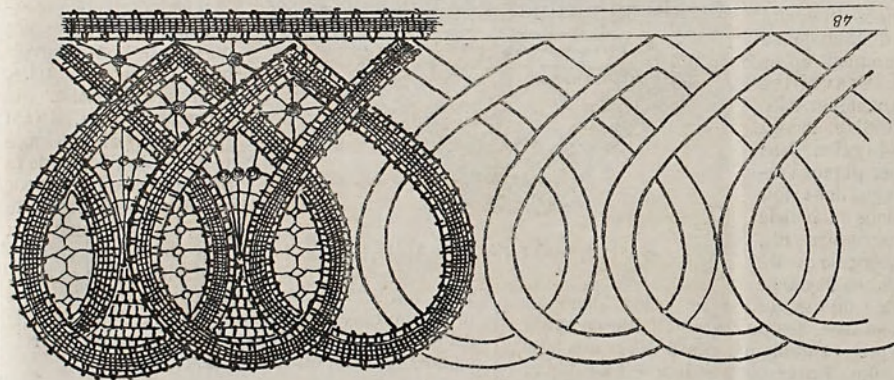
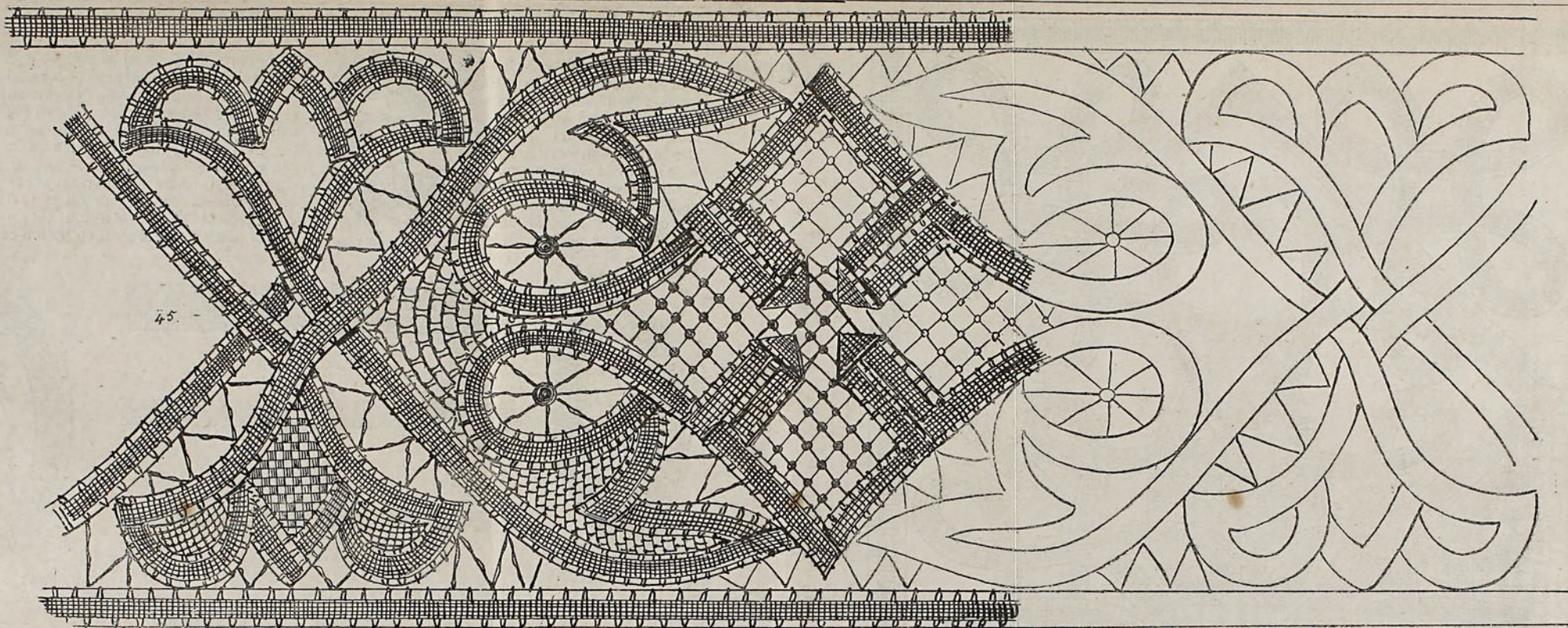
corsage à gi-
s avec les mé-
apeau orné de

de printemps;
ilés dans l'é-
de Bruges. —
dentelle au bord.
d'été, garnie
Basquine de
ffetas pareil à
ces de même.
ches de lilas

DITION de
: la pre-

per :

DENTELLE GUIPURE, bande pour rideaux, N° 23.

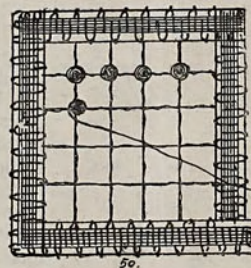


DENTELLE GUIPURE, IMITANT LES ANCIENS POINTS DE VENISE.

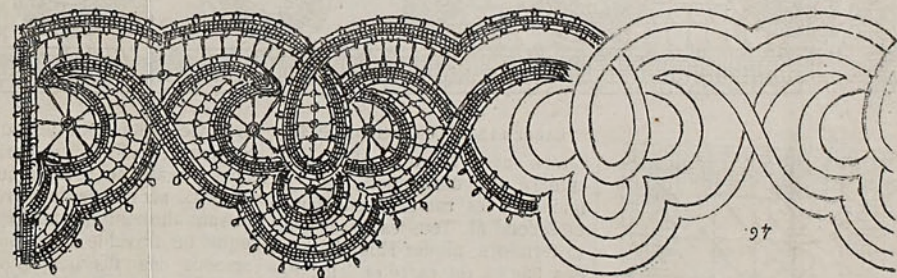
Cette dentelle, dont nous donnons plusieurs modèles est très-facile à faire. Afin d'en rendre l'exécution plus facile, nous joignons à côté de l'explication, un dessin détail, de chaque point dont se composent les différents modèles que nous donnons. Ces dessins vous montrent chaque jour en train d'exécution. Il est facile de comprendre, que pour exécuter cette broderie, il faut d'abord calquer, sur du papier de couleur, le dessin que l'on désire faire. Le papier de couleur est préférable en ce que devant travailler sur le papier, il faut que les points ressortent, ce qui n'aurait pas lieu,

si on employait du papier blanc. Le dessin trace vous bâtissez le galon dentelle, en ayant soin de suivre exactement les contours, et de bien former les pointes, les angles et les ronds du dessin. Il ne faut pas s'inquiéter de ce que le galon godera. Un point de cordonnet que l'on fait de chaque côté du galon obvie à cet inconvénient. Le cordonnet intérieur doit être plus serré, afin de maintenir le galon dentelle, qui doit froncer un peu. Les n° 4 et 5 vous représentent deux modèles de dentelle, l'une, le n° 4 se fait avec le galon dentelle le plus fin, n° 1, et les jours avec du fil cœur de lin, 250. Le n° 5 emploie la seconde largeur du galon n° 2 et du fil cœur de lin 200. La bande qui peut servir soit pour des rideaux, soit pour ornements d'autel,

N° 5. DENTELLE GUIPURE.



N° 10, point quadrillé avec roues intérieures.



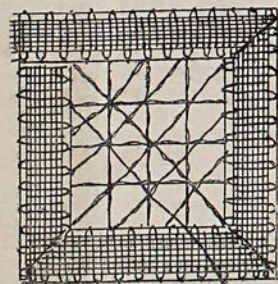
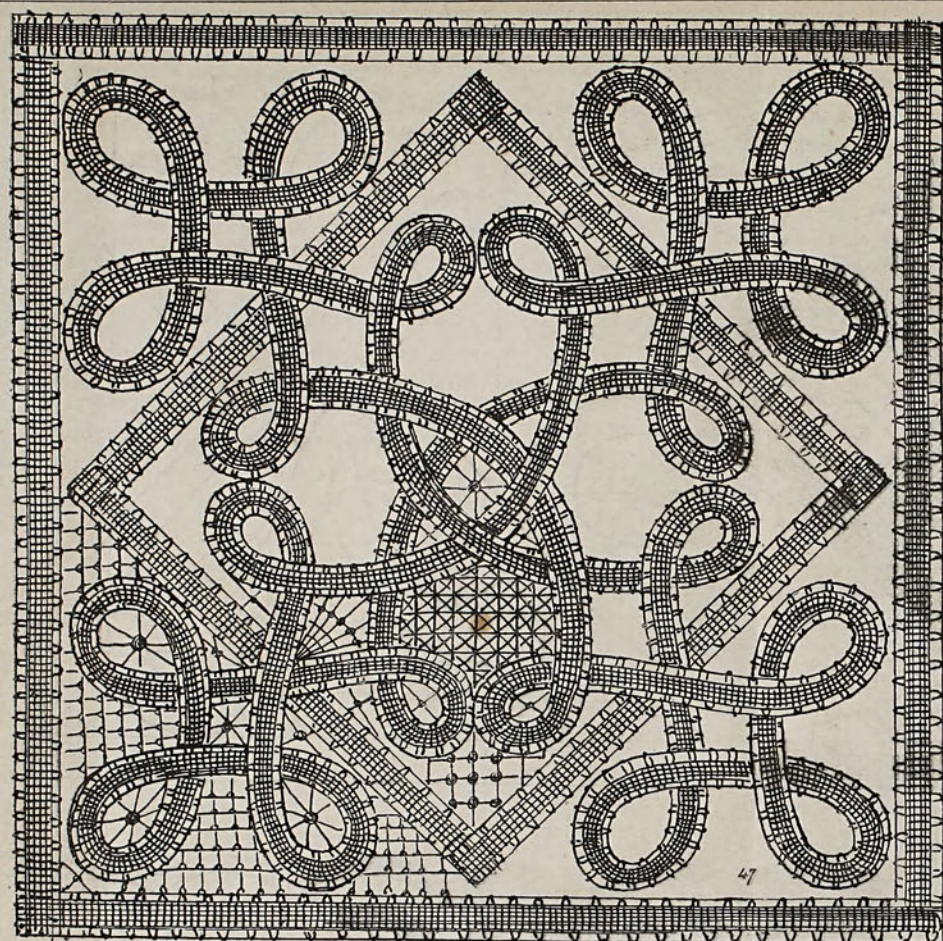
N° 4. DENTELLE GUIPURE.

se fait avec le galon n° 3 et du fil cœur de lin 100. Le carré, qui peut s'employer comme pâle ou dessus de pelote, se fait avec deux sortes de galon; le n° 3, qui forme l'encadrement ainsi que le carré intérieur; le n° 2, qui forme les enroulements, fil 200. Nous donnerons dans le N° du 12 Mai deux dessins de col, l'un montant, avec pattes, l'autre pour robe ouverte.

On trouve chez M^{me} Larose, 88, rue de la Victoire, tous les genres de galon dentelle et les fils assortis pour exécuter ces ouvrages qui nous viennent de sa maison.

N° 10, POINT QUADRILLÉ AVEC ROUES INTÉRIEURES

Faites le cordonnet intérieur puis lancez des fils, afin de former le quadrillé intérieur qui sert de fond pour faire les roues. Il est inutile d'expliquer que l'on fait un point de cordonnet sur chaque fil lancé afin de revenir au point de départ. Une fois le quadrillé fait, ramenez l'aiguille au point de réunion des fils, là où ils se croisent, et faites une roue en passant alternativement l'aiguille en-dessus et en-dessous de chaque fil; faites sur le fil des points de cordonnet pour arriver à la place où vous devez faire les autres roues. Le point quadrillé avec roues intérieures est représenté au modèle n° 10. Le quadrillé qui sert de fond est fait et les roues commencées.



N° 11.

N° 11, POINT GUIPURE QUADRILLÉ DROIT FIL CROISÉ D'UN POINT QUADRILLÉ EN BIAIS. — Faites un point quadrillé comme il a été expliqué pour le point quadrillé avec roues intérieures modèle n° 10. Il est entendu qu'il faut faire un cordonnet sur chaque fil lancé. Lorsque c'on fait le second côté de fils lancés pour former le carreau, tra-

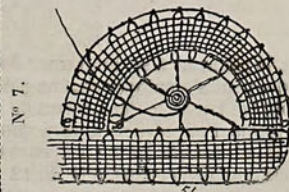
CARRÉ DENTELLE GUIPURE. N° 14

versez avec l'aiguille chaque fil entouré du cordonnet, afin de maintenir les carreaux que forme ce second fil. Tous les carrés droit fil terminés, piquez l'aiguille à un des angles du carré et jetez des fils qui doivent traverser en biais les carreaux déjà faits. Il faut, à l'endroit où se réunissent les fils, piquer l'aiguille, afin que le fil qui y est enfilé traverse ces fils. Cette rangée faite, recommencez à jeter des fils (toujours en biais) pour fermer le carré en biais qui se contrarie avec le carré droit fil. Ce point est représenté au modèle n° 11 qui vous montre le carré droit fil terminé, un côté des fils lancés en biais, fait, et celui qui forme le carré en biais commencé.

N° 7, POINT DE ROUE.

Après avoir fait le cordonnet intérieur qui maintient le galon dentelle, on lance des fils sur lesquels

on revient en faisant des points de cordonnet, puis, au dernier fil lancé, avant de revenir au galon on fait, au centre une roue en passant alternativement le fil avec lequel on travaille en dessus et en dessous des fils qui forment le jour. Pour ce jour, il est à remarquer qu'il faut un nombre impair



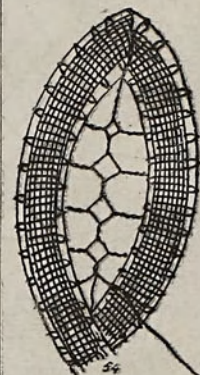
de fils lancés, afin que les points qui forment la roue se trouvent contrariés à tous les tours. Ce jour, dit point de roue, est représenté au modèle n° 7. Il vous montre les fils lancés et la roue intérieure en train d'exécution.

TRAVAUX

POINT D'ANGLETERRE. N° 6. — Il faut après avoir fait le cordonnet qui doit maintenir le galon dentelle à plat, passer un fil dans toute la longueur du jour, attacher le fil à l'autre extrémité, puis faire sur ce fil plusieurs points de cordonnet pour revenir au point de départ. Faites quelques points de cordonnet dans la tête du galon, afin de pouvoir faire les



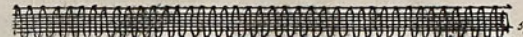
roues qui se trouvent au milieu du jour. Pour cela passez un fil transversal ramenez par quelques points de cordonnet faits sur ce fil, l'aiguille au point où se croisent les fils, faites une roue en passant alternativement l'aiguille en dessus, en dessous des fils, puis revenez au galon en faisant un cordonnet sur le fil simple; faites dans le jour du galon trois points de cordonnet et recommencez pour faire une seconde roue. Ce jour dit point d'Angleterre est représenté au modèle n° 6. Il vous montre deux roues faites et la troisième en train d'exécution.



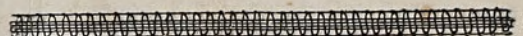
N° 8, POINT DE TULLE.



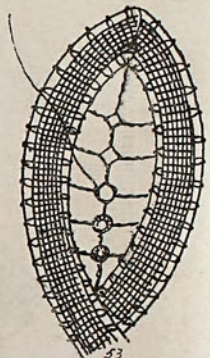
GALON DENTELLE. N° 3.



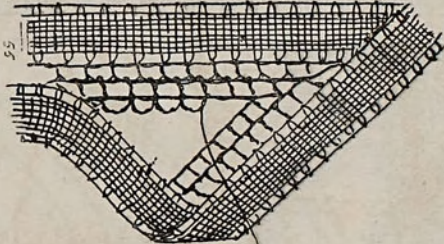
GALON DENTELLE. N° 2.



GALON DENTELLE. N° 1.



N° 9, POINT DE DENTELLE



N° 12, POINT FOND DE TULLE UNI.

Commencez toujours par le cordonnet qui se fait intérieurement après le galon. Travaillez comme si vous alliez faire une boutonnière. Passez deux jours du galon, dans le troisième, piquez l'aiguille, passez deux fois l'aiguille dans la boucle formée par votre fil, recommencez cela quatre fois, puis faites de même à la pointe où se croise le galon dentelle. Travaillez en face des points déjà faits, en ayant soin de piquer l'aiguille en regard des points faits de l'autre côté. Faites comme il a été expliqué, seulement passez 2 fois le fil dans la boucle formée par les points déjà faits, afin de former le carré clair qui se trouve au milieu du jour. Ce jour se fait presque de même que le point d'esprit du filet guipure. Le point de tulle est représenté au modèle n° 8. Le dessin montre le premier côté du point de tulle terminé, le second côté en train d'exécution, le fil passé dans la boucle.

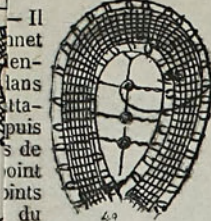
N° 12, POINT FOND DE TULLE UNI.

Après avoir fait le cordonnet intérieur, faites un point de boutonnière en passant l'aiguille dans chaque jour qui se trouve au bas du galon dentelle. Si vous avez à remplir un espace ayant trois côtés de galon, faites ce point sur deux côtés seulement.

Il se commence exactement comme le point de tulle n° 8. Après avoir fait le point de tulle, pour faire les œillets qui forment le jour, il faut ramener par quelques points de cordonnet le fil près du carré intérieur qui forme le point de tulle, passer autour deux fois le fil en conservant le milieu clair, puis faire sur ces fils un point de feston. Le n° 9 montre le détail de ce point. Le point de tulle est fait ainsi que deux œillets au feston le troisième œillet est en train d'exécution.

Le point de boutonnière terminé sur deux côtés, passez l'aiguille dans un jour du troisième côté et revenez sur le point de boutonnière en faisant un point de cordonnet dans chaque boucle. Vous êtes arrivée au point de départ. Passez l'aiguille dans un jour du galon et recommencez un point de boutonnière en piquant l'aiguille entre le fil qui fait le cordonnet et celui qui fait le point de boutonnière. Les différents points de fond de tulle qui se trouvent dans les ouvrages donnés dans ce numéro se font de même; seulement il s'en trouve de plus larges, dans ce cas il faut passer un ou deux réseaux du tour qui se trouve fait. Ce point est détaillé au modèle n° 12; il montre comment on tourne l'angle et le point de boutonnière commencé.

TRAVAUX



N° 6. Point d'Angleterre.

roues qui se trouvent au milieu du jour. Pour cela passez un fil transversal ramenez par quelques points de cordonnet faits sur ce fil, l'aiguille au point où se croisent les fils, faites une roue en passant alternativement l'aiguille en dessus, en dessous des fils, puis revenez au galon en faisant un cordonnet sur le fil simple; faites dans le jour du galon trois points de cordonnet et recommencez pour faire une seconde roue. Ce jour dit point d'Angleterre est représenté au modèle n° 6. Il vous montre deux



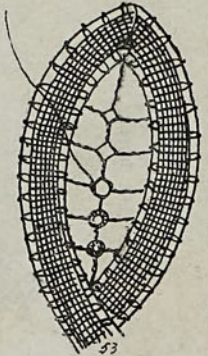
GALON DENTELLE. N° 3.



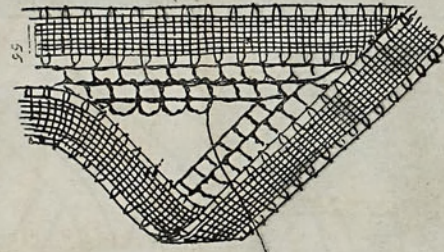
GALON DENTELLE. N° 2.



GALON DENTELLE. N° 1.



N° 9, POINT DE DENTELLE



N° 12, POINT FOND DE TULLE UNI.

Il se commence exactement comme le point de tulle n° 8. Après avoir fait le point de tulle, pour faire les œillets qui forment le jour, il faut ramener par quelques points de cordonnet le fil près du carré intérieur qui forme le point de tulle, passer autour deux fois le fil en conservant le milieu clair,

puis faire sur ces fils un point de feston. Le n° 9 montre le détail de ce point. Le point de tulle est fait ainsi que deux œillets au feston le troisième œillet est en train d'exécution.

Le point de boutonnière terminé sur deux côtés, passez l'aiguille dans un jour du troisième côté et revenez sur le point de boutonnière en faisant un point de cordonnet dans chaque boucle. Vous êtes arrivée au point de départ. Passez l'aiguille dans un jour du galon et recommencez un point de boutonnière en piquant l'aiguille entre le fil qui fait le cordonnet et celui qui fait le point de boutonnière. Les différents points de fond de tulle qui se trouvent dans les ouvrages donnés dans ce numéro se font de même; seulement il s'en trouve de plus larges, dans ce cas il faut passer un ou deux réseaux du tour qui se trouve fait. Ce point est détaillé au modèle n° 12; il montre comment on tourne l'angle et le point de boutonnière commencé.

le galon dentelle. ts déjà faits, en ayant regard des points faits ame il a été expliqué, fil dans la boucle for- aits, afin de former le milieu du jour. Ce jour que le point d'esprit du tulle est représenté au nre le premier côté du second côté en train ns la boucle.

N° 11,

DROIT FIL
DRILLÉ EN
quadrillé
pour le p
intérieure
entendu q
let sur ch
c'on fait le
cés pour

DE TULLE UNI.

nnet intérieur, faites un ssant l'aiguille dans cha- bas du galon dentelle. espace ayant trois côtés c'on fait le r deux côtés seulement.



3755

Modos de Paris **Journal des Demoiselles**

ET PETIT COURRIER DES DAMES

Reunis

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

*Modos de M^{me} Hamon, & Co. Rouleau - Lingeries de la Grande M^{re} de Blanc, 6, Boulevard
 des Capucines - Passementiers de la Ville de Lyon - four de S. M. l'Impératrice, & de la Chaussee
 d'Antin, 6 - Corsets de M^{re} de Vertus, & Co. de la Ch. d'Antin, 27.*

